



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

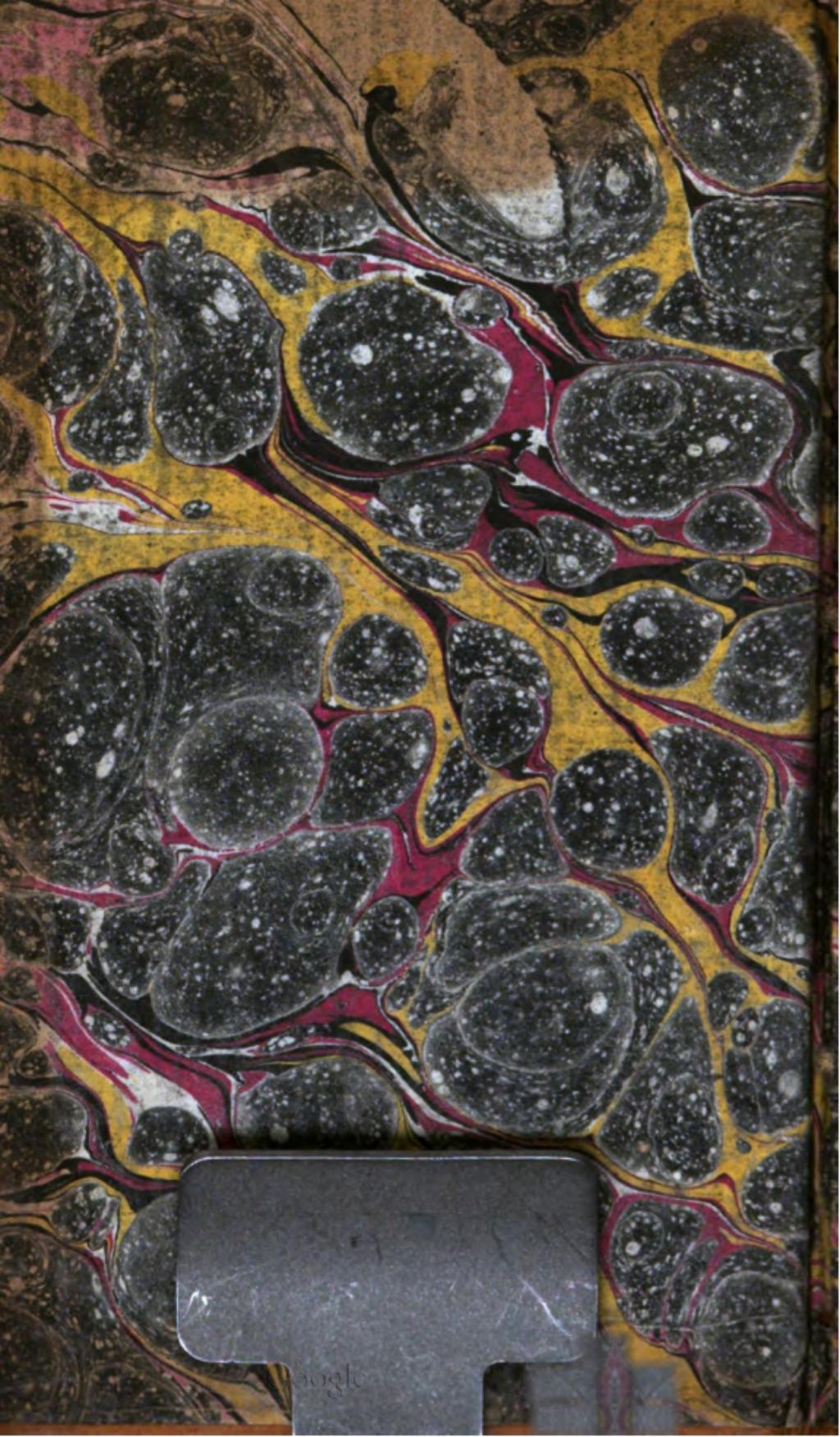
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

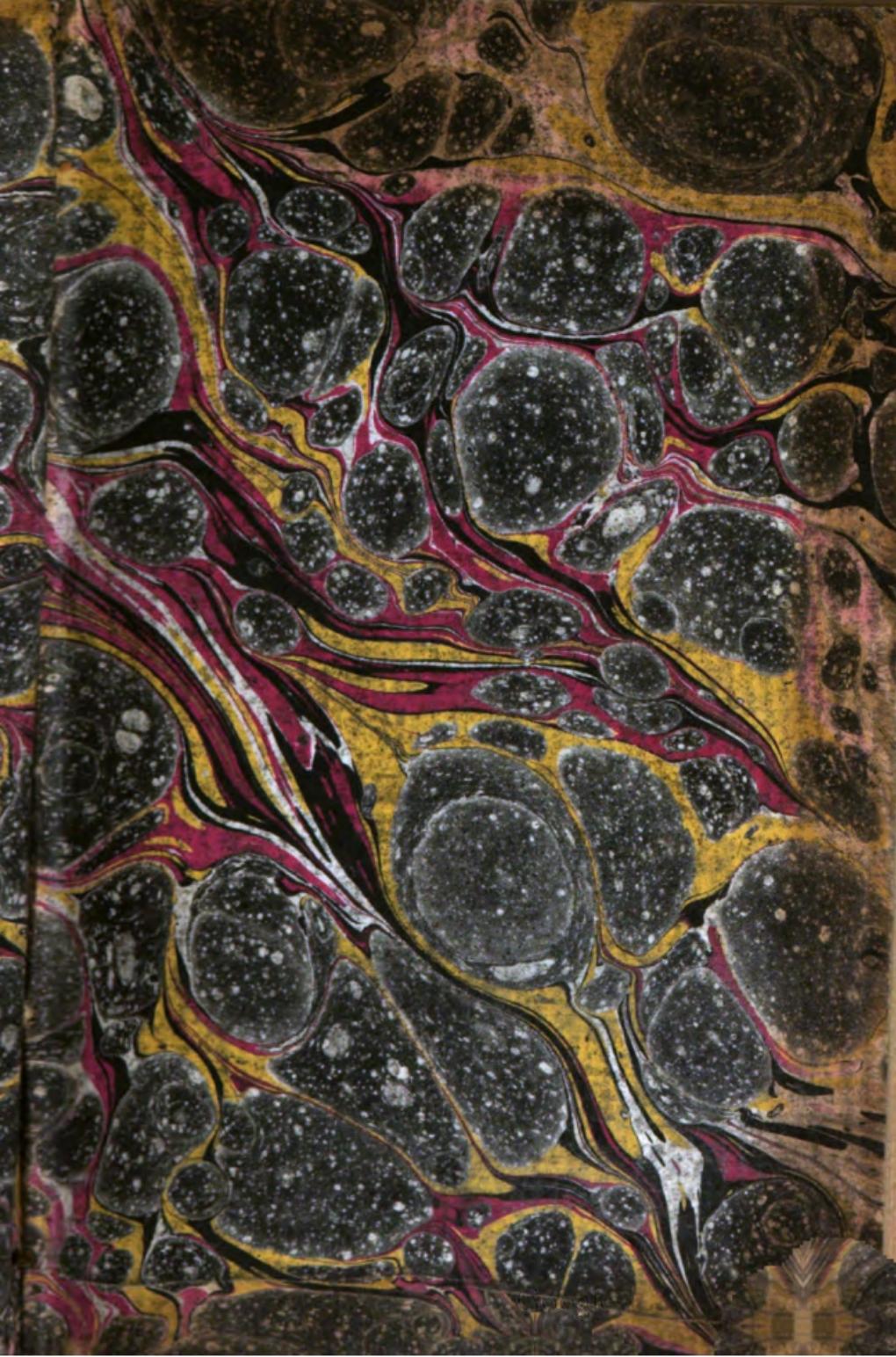
It. sing.

1290

α/1



Digitized by Google



JL.ning. 1290 (1)





BIBLIOTHÈQUE  
PORTATIVE  
DES VOYAGES.

---

TOME VINGT-NEUVIÈME.

---

## A V I S.

POUR satisfaire le goût des amateurs, on a tiré quelques exemplaires de cet intéressant Voyage ,

- 1<sup>o</sup> Sur carré vélin } FIGURES  
satiné ; } avant  
2<sup>o</sup> Sur grand raisin } la lettre  
vélin satiné ;  
3<sup>o</sup> Sur grand raisin d'Angou-  
lême, *premières épreuves.*

Il a déjà paru vingt-huit volumes de cette collection , dans les mêmes format et papiers , savoir :

*Voyage aux sources du Nil , par Bruce , 8 vol. in-18 , avec atlas.*

*Voyage en Egypte et en Nubie , par Norden , 3 vol. in-18 , avec atlas.*

*Les 3 Voyages de James Cook , autour du monde , 12 vol. in-18 , avec 3 vol. d'atlas.*

*D'autres voyages suivront inces-  
samment.*

# VOYAGE EN CHINE

ET

EN TARTARIE;

PAR LORD MACARTNEY,

Ambassadeur du roi d'Angleterre.

Traduit de l'anglais,

PAR J. B. J. BRETON.

TOME PREMIER.

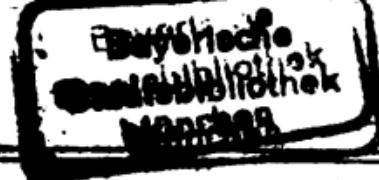


A PARIS,

Chez la veuve LEPESTIT, Libraire,  
rue Pavée-S.-André-des-Arts, n°. 28.

1804.

Dr. med. Dr.  
Stadtbibliothek  
München



## PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

---

LE treizième, le quatorzième et le quinzième siècles durent être, pour les Européens, des siècles de merveilles. A ces mémorables époques, les peuples placés, par la nature, dans les régions tempérées du globe, séparés, par de vastes mers, du continent occidental, et, par des déserts non moins impénétrables, des contrées de l'Asie orientale, étoient loin de soup-

T. I,

a iiij

çonner qu'il existât des pays riches et florissans, et de puissans empires dans des lieux que l'on regardoit comme inaccessibles à l'homme.

Les yeux de toute l'Europe étoient alors tournés vers l'Inde, que l'on regardoit comme le centre du commerce et des richesses.

Vers 1253, deux nobles vénitiens qui voyageoient dans cette contrée, acquirent, sans doute par hasard, des notions sur l'existence de l'empire du Cathay. Ils s'y rendirent à la suite d'un ambassadeur tartare.

Douze ans après être sortis de la Chine, ces deux frères y retournèrent, et emmenèrent le célèbre voyageur Marc-Paul, qui étoit le fils de l'un d'eux. Ce jeune homme fit des progrès rapides dans la langue du pays; acquit des connaissances étendues sur les mœurs de ses habitans, fut on ne peut mieux accueilli de l'empereur *Chi-Tsou*, et après un séjour de dix-sept années dans l'empire du Cathay, il revint en Europe.

Les rapports qu'il fit de la population et des richesses de

la Chine, parurent si exagérés et si ridicules, que ses compatriotes lui donnèrent, par dérision, le sobriquet de *Messer Marco Millione*.

Vers ce tems, l'on connaît en Europe les admirables propriétés de l'aiguille aimantée, soit que cette découverte ait été faite par des Européens, soit que Marc-Paul l'ait apportée de la Chine, soit, comme quelques écrivains l'ont avancé avec moins de fondement, que la boussole, déjà connue des anciens Carthaginois, soit demeurée, pendant

## P R É F A C E.

plusieurs siècles, le secret d'un petit nombre d'adeptes, et que tout-à-coup, vers 1300, la connaissance en soit devenue publique.

Les voyages de long cours qu'un semblable instrument permettoit d'entreprendre, les idées nouvelles, les conceptions hardies, accréditées déjà par quelques hommes de génie, échauffèrent les esprits. On commença à parler de faire un voyage autour du globe, à résuter les objections que fassent les ignorans contre le

prétendu danger de telles entreprises.

Mais le but réel de tous ces projets, étoit de se frayer aux Indes un passage par mer plus commode que la route qu'on étoit obligé de tenir. Christophe Colomb imagina d'y parvenir en franchissant en ligne droite la vaste étendue de l'Océan atlantique. On sait combien d'obstacles l'arrêtèrent dans cette noble carrière, par quelle persévérance il sut en triompher. Mais, semblable aux alchimistes qui, en tourmentant la nature, en cher-

chant la solution de problèmes absurdes ou impossibles à résoudre, ont fait des découvertes plus utiles, peut-être, que celles qu'ils cherchoient, Colomb fit la découverte d'un nouveau monde, d'un continent qui, singulièrement rapproché de l'ancien vers le Nord, n'en paroissoit pas moins séparé par une barrière éternelle. Cinq années après, Vasco de Gama arrriva aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance, en doublant ce redoutable promontoire qu'on avoit nommé Cap des Tourmentes, parce

que des tempêtes fortuites y avoient accueilli les premiers navigateurs, et leur avoient fait regarder le passage comme impraticable.

Dès cette époque, les voyages se multiplièrent : il fut impossible de révoquer en doute l'existence de l'empire de la Chine, la sagesse de ses lois et de ses mœurs, le génie de ses habitans, et l'incroyable étendue de sa population. Toutefois une nouvelle barrière rendit cette contrée presque aussi peu accessible aux Européens, que s'ils ne l'eussent jamais connue.

connue. La salutaire prévoyance, la sage politique du gouvernement chinois, fermèrent l'entrée de ce pays à tous les étrangers. Il est même difficile de concevoir par quel art, par quelles secrètes intrigues les Jésuites surent se ménager des intelligences, envoyer des missionnaires dans ce pays, et ce, avec le pouvoir ou formel ou tacite d'y enseigner des dogmes nouveaux, d'y prêcher une doctrine qui renversoit, qui ébranloit dans ses racines tout ce que les Chinois avoient cru jusqu'alors en matière de religion.

Les relations les plus authentiques, presque toutes l'ouvrage des missionnaires de Pékin, nous apprirent à connoître la Chine. Des savans Européens, sans sortir de leur cabinet, devinrent aussi familiers avec l'histoire de cet empire, que s'ils y fussent nés, que s'ils eussent eu à leur disposition les matériaux les plus abondans.

L'étude de la chronologie chinoise n'étoit pas sans une utilité réelle. Des époques attestées et conservées par les actes les plus authentiques, ap-

puyées même d'observations astronomiques en apparence non suspectes, faisoient remonter la création du monde à une époque infiniment plus reculée que ne le fait la chronologie des Hébreux.

A en croire les annales de la Chine, cet immense pays étoit déjà civilisé, étoit même à-peu-près parvenu, dans les arts, dans les sciences, au degré de perfection où nous le voyons aujourd'hui, lorsque l'Europe étoit encore plongée dans les ténèbres de la plus grossière barbarie, lorsque le flambeau

*b ij*

des sciences commençoit à peine à briller dans l'Inde, d'où elles se sont lentement répandues en Egypte, en Grèce et dans les contrées septentrionales de l'Europe.

D'après de tels faits, les Chinois devoient donc être regardés comme le plus ancien peuple du globe, comme le premier qui eût joui des fruits heureux de la civilisation, et ce rapprochement n'étoit pas peu humiliant pour notre orgueil, toujours disposé à regarder l'origine la plus ancienne comme la plus illustre.

De là, les disputes interminables qui se sont élevées sur l'antiquité des Chinois ; de là, ces conjectures ou contradictoires ou fondées sur des preuves très-hasardées, qui font des Chinois une colonie égyptienne, ou qui font, au contraire, conquérir l'Egypte par une de leurs armées.

Les partisans de l'ancienneté de leur empire se sont entourés d'une multitude de preuves que l'on ne peut se dissimuler être infiniment imposantes. Ce sont les anciennes chroniques du pays, ces monumens multi-

*b ij*

pliés, bien concordans, et qui portent le type de la vérité. Supposer que l'histoire de la Chine, telle que la rapportent les lettrés de ce pays, est un tissu de faussetés, c'est supposer que de hardis imposteurs se sont fait un jeu de fabriquer toutes ces pièces, afin de tromper, non leurs contemporains qui ne pouvoient être pris à un piège si grossier, mais afin d'abuser la postérité, afin de prendre pour dupes des générations reculées, trop éloignées d'eux pour qu'ils eussent le moindre

intérêt à leur faire croire tant d'extravagances.

Cependant les plus opiniâtres partisans de ce système sont obligés de convenir qu'au milieu de toutes les pièces produites, il y en a un grand nombre d'apocryphes ; et leurs adversaires profitent de cette concession forcée, pour soutenir et prétendre à leur tour que tout le reste n'a rien de plus réel.

Quoi qu'il en soit, et quelle opinion que l'on adopte, il n'en paroîtra pas moins étonnant que le pays habité par les

Chinois ait joui pendant si long-  
tems d'un aussi haut degré de  
splendeur, sans qu'il en ait rien  
transpiré dans les pays voisins,  
sans que les millions de voix de  
la Renommée en aient répandu  
par-tout la connaissance, sans  
que des vents impétueux, des  
naufrages aient poussé des na-  
vires chinois sur des côtes plus  
fréquentées et mieux connues.

Que cette obscurité ait régné  
dans le moyen âge, lorsque les  
lettres et les arts languissoient  
en Europe, cela ne sortiroit  
pas sans doute des bornes de  
la vraisemblance; mais que les

Chinois aient été ignorés des Perses, des Grecs, dont les philosophes, dont les historiens, avides d'instruction, courroient avec empressement recueillir des lumières chez les nations lointaines, c'est ce qui sera toujours inexplicable.

Le voyage de lord Macartney n'a presque rien appris de neuf sur la Chine. Il est même facile de voir que l'ingénieux rédacteur sir George Staunton a presque aussi souvent consulté sa mémoire ou les ouvrages des précédens voyageurs, que ses propres observations.

xvij      PRÉFACE.

Au reste, on peut regarder cet ouvrage, quant à la partie des mœurs, comme un résumé fort intéressant et fort judicieux, de tout ce qui a été publié sur la Chine. Ce qui a rapport aux démarches de l'ambassade, aux difficultés qu'elle eut à vaincre, semble écrit avec autant de modération et d'impartialité que de franchise.

J'ai traduit ce Voyage en me conformant au plan qui a été suivi pour les autres parties de la *Bibliothèque portative des Voyages*. En retranchant quelques redites, quelques super-

fluités et des détails nautiques, j'ai resserré certains passages dans lesquels le narrateur s'étendoit un peu trop longuement ; mais j'ai conservé partout le style du rédacteur, et j'en ai même le plus souvent laissé subsister les propres expressions, autant que le comportoit la différence de caractère et de génie des deux langues.

On me saura gré, peut-être, d'avoir joint à cet ouvrage des fragmens de l'intéressant Voyage de Hüttnar, qui a paru en Allemagne depuis la publica-

tion de celui de sir Staunton. Cependant j'en ai supprimé toute la partie itinéraire qui se rapporte entièrement à celle de la grande relation : je n'ai cité que les parties où il traite d'objets différens, où il répare des omissions faites par sir Staunton. Ces additions sont désignées par des *guillemets* et un avertissement en note, afin d'éviter toute confusion. J'ai aimé mieux prendre ce parti, que de rejeter à la fin des détails qu'on lirait sans intérêt, après avoir parcouru l'ouvrage de sir Staunton.

Il seroit sans doute fâcheux pour mon amour-propre, d'avoir été précédé dans cette traduction par un concurrent estimable, dont trois éditions successives ont couronné les travaux, si la différence du but que nous nous sommes proposé, plus encore que celle des formats, n'éloignoit pas toute idée de comparaison entre nous. Il y a cependant des passages où je ne me suis pas trouvé d'accord avec lui, où il m'a semblé qu'il faisoit une très-fausse application des locutions anglaises.

*T. I.*

*c*

J'ai dû citer dans mes notes quelques-unes de ces erreurs, notamment l'inconcevable méprise qui lui a fait prendre une *foire flamande* (flemish fair) pour une *beauté flamande*, des mets *immondes* pour des mets *mal-propre*s, etc. Il m'étoit impossible de ne pas les relever, sur-tout lorsqu'elles se sont reproduites dans *trois éditions*, sans m'exposer à me voir imputer à moi-même des bêtues impardonables, sur-tout dans un second traducteur, que l'on suppose toujours avoir été à

portée de s'éclairer à la fois par les succès et par les fautes de celui qui l'a devancé dans la carrière.

Enfin j'ai encore suivi la marche que je me suis constamment imposée dans mes précédentes traductions de voyages. J'ai éclairci, par des notes, les passages que ne saisiroit pas la majorité des lecteurs, ou qui leur occasionneroit des recherches fatigantes. Quelquefois même je me suis permis de combattre les opinions de sir George Staunton,

**xxiv      PRÉFACE.**

mais sans me départir de la  
reconnaissance et de la mo-  
destie, qui sont les premiers  
devoirs d'un traducteur.

---

**VOYAGE**

# VOYAGE EN CHINE ET EN TARTARIE.

## CHAPITRE PREMIER.

**Motifs pour lesquels la cour de Londres a envoyé une ambassade à la Chine. — Indifférence avec laquelle les Chinois traitent les affaires de commerce.**

**L**A sollicitude avec laquelle le gouvernement anglais veille sans cesse sur tout ce qui peut accroître le commerce et l'opulence de la nation, a fait naturellement pen-

*T: t.*

*A*

## 2

## V O Y A G E

ser , dès que l'on connut le projet d'une ambassade à la Chine , qu'elle avoit pour but des changemens importans dans le commerce anglais avec ce pays. Il ne s'étoit point encore présenté , ni dans les premiers tems où les Anglais établirent un comptoir à Canton , ni depuis , d'occasion de faire cesser des entraves très-préjudiciables , car les Anglais étoient de tous les peuples européens ceux que l'on traitoit sur le pied le moins favorable.

Les Portugais fréquentèrent les premiers , il y a deux siècles , les côtes de la Chine. Les services signalés qu'ils rendirent aux Chinois à cette époque , qui étoit celle de leur puissance et de leur splendeur furent tels , qu'ils obtinrent la per-

mission de bâtir, vers l'extrémité méridionale de l'empire, une ville auprès d'un port sûr. Ils obtinrent encore plusieurs autres avantages; et tel est l'ascendant que conserve le souvenir de leurs anciennes liaisons, que malgré l'abaissement de leurs forces, ils éprouvent des Chinois plus de confiance, un meilleur accueil, et même une préférence marquée.

Les Hollandais ayant réussi, vers le milieu du 17<sup>e</sup>. siècle, à soumettre un fameux chef de rebelles et de pirates, obtinrent la protection spéciale du gouvernement; quelques-uns même reçurent à Pékin, du premier empereur de la dynastie Tartare, l'accueil le plus obli-

geant. Son successeur Cam-hi se plut à attirer dans ses états tous les étrangers versés dans les arts et dans les sciences d'Europe. Il sut particulièrement distinguer les *missionnaires* appartenant à divers ordres de la religion catholique, et envoyés de plusieurs contrées de l'Europe pour servir d'instruments à la propagation de la foi.

Les connaissances profondes, les talents, l'austérité des mœurs, l'extrême modestie de ces missionnaires, et sur-tout leur conduite, qui ne permettoit pas de les supposer animés de cette fureur de dominer, de ces vues ambitieuses qui agitent les autres hommes, leur méritèrent l'estime et la considération de ceux-là même qui se sentoient

le moins disposés à profiter de leur exemple.

Les Anglais manquèrent long-tems d'occasions de se rendre utiles à ce pays, et de lier avec lui des relations plus importantes. En 1599, la reine Elisabeth envoya John Mildenhall, qui fit par terre le voyage de Constantinople, à Delhy, capitale des états du Grand-Mogol, afin d'obtenir de ce prince quelques priviléges pour l'établissement projeté d'une compagnie anglaise. Mildenhall eut long-tems à combattre les intrigues et les tracasseries suscitées par les Jésuites espagnols et portugais attachés à l'empire du Mogol. Cependant le négociateur anglais en triompha.

Cette même princesse écrivit à

l'empereur de la Chine pour lui recommander les chefs d'une expédition qui mettoit à la voile pour Canton ; mais un naufrage fit échouer cette tentative.

En 1634, le vice-roi de Goa voulut bien accorder à quelques négocians anglais l'entrée des établissemens que les Portugais possédoient, soit à la Chine, soit dans l'Inde. Ces particuliers équipèrent plusieurs vaisseaux, sous le commandement de *Weddell* ; mais ils furent bien étonnés quand le procurador de Macao leur signifia qu'ils n'iroient pas plus loin, que les Chinois ne vouloient pas qu'ils arrivassent jusqu'à Canton.

Cependant les Anglais résolurent de reconnoître la rivière de Canton.

Ils expédièrent une barque et une grande chaloupe montées de cinquante hommes. Ces deux embarcations découvrirent un passage dont l'entrée étoit interdite même aux Portugais.

Après quelques jours de navigation, elles furent investies par des jonques chinoises : on ne leur permit point de passer outre ; mais à force de supplications, il fut convenu que trois anglais pourroient se rendre à Canton sur une jonque du pays.

Le bruit de leur arrivée avoit jeté l'alarme dans la ville de Canton ; ils n'en étoient plus qu'à cinq lieues, lorsqu'on leur notifia l'ordre de rétrograder, en leur promettant qu'on traiteroit avec eux à Macao.

Les Anglais espéroient encore beaucoup de l'entremise des Portugais ; mais bientôt , découvrant qu'on les prenoit pour dupes , les chefs de l'expédition , indignés , résolurent , d'un accord unanime , de faire voile pour Canton avec toute leur flottille.

Ils arrivèrent en peu de jours vis-à-vis d'un vieux château délabré. Là , ils s'arrêtèrent et entamèrent des négociations avec les mandarins. Ceux-ci demandèrent un délai de six jours ; mais pendant la nuit , les Chinois , séduits par les discours mensongers des Portugais , regardant les Anglais comme un ramas de brigands et de misérables , transportèrent secrètement dans le fort quarante - six

canons du poids de six à sept cents liv. chacun. Au bout de quatre jours , croyant leurs mesures bien prises , ils tirèrent plusieurs coups de canon sur une chaloupe anglaise , mais sans pouvoir l'atteindre. Toute la flottille , indignée , arbora pavillon rouge , s'embossa devant le fort , et se mit à le canonner vigoureusement. Au bout de deux ou trois heures , les Anglais voyant le feu des Chinois se rallentir , débarquèrent une centaine d'hommes qui chassèrent sans peine les Chinois , s'emparèrent du fort , et y planterent l'étandard de leur nation. Ils transportèrent à bord toute l'artillerie chinoise , brûlèrent l'habitation du gouverneur , et démolirent une partie des fortifications ; puis

ils s'emparèrent de trois jonques, et se servirent du canot de l'une d'elles pour envoyer une dépêche au principal mandarin de Canton. Ils se plaignirent de la violation de l'accord fait avec eux, et représentèrent la nécessité où ils avoient été de repousser la force par la force.

Le lendemain, *Paulo-Noretty*, mandarin d'un ordre inférieur, récemment converti au christianisme par les prêtres portugais, vint entrer en pourparlers avec les Anglais. Ceux-ci lui firent part de l'insulte qu'on avoit exercée contre eux; ils protestèrent de leurs intentions favorables envers les Chinois. *Paulo-Noretty* transmit cette réponse à ses supérieurs, et le résultat fut que l'on permit à deux

officiers anglais des'embarquer pour Canton , et de présenter à l'amiral *Cham-Pin* une pétition dans les formes accoutumées.

La requête des Anglais fit tant de plaisir à l'amiral , qu'il l'accepta sur-le-champ , et accusa les Portugais d'avoir seuls occasionné , par leurs calomnies , la mésintelligence qui avoit éclaté entre les Anglais et les Chinois. Cela arrangé , tout rentra dans l'ordre.

Tels sont les fâcheux auspices sous lesquels ont commencé les relations de commerce des Anglais avec la Chine. On les regardoit comme de téméraires aventuriers qui n'appartenoient à aucun peuple , qu'aucune puissance ne réclamoit. Aussi , même long-tems après

que les Anglais eurent commencé leur trafic à Canton, on ne se fai-  
soit pas en Chine une idée juste de l'Angleterre; on ne désignoit les Anglais que par l'épithète injurieuse de *houng-mow-zhin*, ou *race d'hommes à tête de carottes* (1).

La prospérité du commerce de l'Angleterre ne tarda pas à lui permettre d'envoyer tous les ans à Canton un nombre considérable de vaisseaux. Le bruit de ses victoires dans l'Indostan, la conquête des Philippines, situées dans les mers qui baignent la Chine, durent fixer l'attention de la cour de Pékin; elle dut chercher à connoître un peu-

---

(1) En anglais, *carrotty-pate*.

ple qui faisoit tant parler de lui : mais à qui devoit-elle s'adresser ? À des missionnaires , c'est-à-dire , à des hommes nécessairement influencés par leurs opinions religieuses. Il eût fallu bien des précautions , une conduite bien scrupuleuse pour détruire d'aussi défavorables préventions ; mais une telle conduite ne pouvoit guère s'accorder avec la licence de marins ignorans et grossiers , sur-tout auprès d'une nation qui regarde le commerce comme une des dernières professions de la société , chez laquelle les moindres démarches sont asservies à des règles , à des préceptes réguliers , dont jamais aucun individu ne s'écarte.

T. I.

B

Les Anglais ne pouvoient donc manquer d'être dépeints à la cour comme les plus dangereux de tous les étrangers. On usoit envers eux, à Canton, d'une rigueur sans égale : les préposés leur faisoient souffrir toutes sortes de vexations et de mauvais traitemens. Faisoient-ils retenir leurs plaintes, on les regardoit comme frivoles, mal fondées, ou l'effet de leur esprit turbulent. On avoit trouvé un moyen plus efficace encore de leur fermer la bouche : plusieurs Chinois avoient été sévèrement punis pour leur avoir servi d'interprètes dans ces occasions. Ils étoient même réduits à ne trouver que difficilement des maîtres de langue. Les négocians chinois avoient grand intérêt d'apprendre eux-

mêmes assez de mots anglais pour traiter des affaires de commerce.

D'ailleurs l'immense supériorité qu'ont sur la classe des marchands les Chinois revêtus de quelque dignité, faisoit naître entr'eux et les Anglais, à Canton, une barrière insurmontable. Déjà, depuis plus de cent ans, une factorerie anglaise étoit établie dans cette ville, sans qu'il se fût formé dans les moeurs, les opinions, le costume et les habitudes des deux peuples, le moindre de ces rapprochemens qui se font ordinairement remarquer dans les villes de commerce fréquentées par des étrangers.

Le peuple chinois s'imagine fermement être parvenu au dernier terme de la civilisation; en compa-

rant ses mœurs avec celles des autres nations , il ne balance pas à regarder celles-ci comme des barbares. Il semble qu'il craigne d'en recevoir de mauvais exemples ; aussi n'a-t-il jamais ouvert aux étrangers qu'un seul de ses ports. A peine la saison du départ est arrivée , que tout Européen est forcé de s'embarquer , ou du moins d'abandonner le territoire de l'empire , sans que l'on s'embarrasse si ses affaires sont ou non terminées.

Ils admettent chez eux les étrangers , moins pour tirer du commerce des avantages réciproques , que pour suivre les préceptes des anciens sages , et ne pas refuser à des nations lointaines les produc-

tions dont elles manquent, et qui abondent en Chine.

Pendant long-tems, les marchandises européennes n'eurent presque point de débit à la Chine. Il falloit donc que l'on payât en argent le surplus des objets qu'on achetoit. Cette balance, fort préjudiciable aux Européens, n'étoit cependant pas très-avantageuse aux Chinois, qui, n'ayant point de remises à faire, comme nos places de commerce, devoient finir par se trouver encombrés d'espèces métalliques. Le renchérissement de tous les objets ne pouvoit manquer d'avoir lieu en proportion.

Comme les mandarins avoient pour principe de tolérer le négoce, plutôt que de l'encourager, ils s'occu-

cupoient peu de lever les entraves, ou de venger les injures qu'éprouvoient fréquemment les Anglais. Ceux-ci n'étoient d'ailleurs connus à Pékin que par les récits imposteurs de leurs rivaux : on sentit donc qu'une ambassade solennelle à la Chine, devoit avoir les meilleurs effets ; on jugea même à propos d'essayer d'y établir un ministre résident. Le commerce entre la Chine et l'Angleterre s'élève annuellement à plusieurs millions sterling. Quoique Londres soit séparée de Pékin par un intervalle de plusieurs milliers de lieues, cependant les possessions anglaises, du côté de l'Indostan, n'en sont guère éloignées que de 200 milles ( 66 lieues ). Ce voisinage, joint aux querelles par-

ticulières des petits princes alliés ou tributaires , tant des Anglais que des Chinois , peut élever de tems en tems des discussions pour lesquelles la présence d'un personnage revêtu d'un titre imposant , est nécessaire.

La moindre chose , d'ailleurs , peut indisposer les mandarins. Il arriva à Canton , il y a quelques années , un accident fortuit qui fut sur le point de fermer ce port à tous les étrangers indistinctement. Dans une fête particulière , un bâtiment anglais , indépendant de la compagnie , fit une décharge de ses canons. Malheureusement , on les avoit , par négligence , chargés à boulet , et deux Chinois , montés sur un samot , perdirent la vie.

Le meurtre est , certes , moins fréquent et excite plus d'indignation à la Chine que dans quelque partie que ce soit de l'Europe : aussi ne le pardonne-t-on jamais. Le vice-roi de Canton , attribuant ce malheur à un dessein prémedité , ou tout au moins à une extravagance impardonnable , demanda sur-le-champ qu'on lui livrât l'Anglais qui avoit mis le feu aux canons , ou celui dont il avoit exécuté les ordres. Ce dernier s'étoit évadé , l'autre fut jugé innocent par la factorerie anglaise , qui le prit sous sa protection , et intercéda en sa faveur. Le vice-roi , implacable et déjà prévenu contre les Anglais , déclara qu'il falloit qu'une victime expiât l'attentat qui avoit été commis ; pour être

plus sûr qu'on lui remettroit le canonnier , il fit arrêter un des principaux subrécargues de la compagnie.

Cet acte d'autorité répandit la consternation parmi les autres factories ; elles firent cause commune avec les Anglais. On arma les vaisseaux , et l'on se mit en devoir de se défendre. De son côté, le vice-roi déploya des forces considérables. Enfin les Anglais réfléchirent que le vice-roi seroit le maître de présenter à Pékin cet événement sous les couleurs qu'il jugeroit à propos , qu'une rupture en seroit peut-être la suite. Ils trouvèrent d'ailleurs plus conforme aux intérêts de l'humanité de sacrifier un seul innocent, que de compromettre

la vie d'un grand nombre d'hommes ; ils livrèrent l'infortuné canonnier , avec le triste espoir qu'ont lui infligeroit la mort la plus douce.

Indépendamment des bénéfices que procure le commerce de la Chine , on tire de ce pays un article qu'on ne sauroit se procurer ailleurs , et qui est devenu , dans presque toutes les classes de la société en Angleterre , un besoin indispensable : c'est le thé.

Avant le commencement du 17<sup>e</sup>. siècle , le thé n'étoit en usage dans aucune contrée de l'Europe. A cette époque , des aventuriers hollandais , s'étudiant à trouver quelque chose qui pût avoir de la valeur chez les Chinois , et sachant qu'ils

faisoient leur boisson ordinaire de la décoction des feuilles d'un certain arbuste, voulurent essayer si, par hasard, ils ne feroient pas le même cas de la sauge, plante à laquelle l'école de Salerne attribuoit jadis les plus grandes vertus.

Les Chinois, séduits par la nouveauté, échangèrent volontiers leur thé contre notre sauge ; mais cette mode ne dura pas long-tems chez eux, tandis qu'en Europe, la consommation du thé prit chaque jour un accroissement considérable.

Il y a un siècle, la compagnie anglaise des Indes n'importoit pas plus de cinquante milliers pesant de thé par année ; depuis, cette quantité s'est multipliée par quatre cent : elle monte aujourd'hui à vingt mil-

lions, ce qui équivaut à une livre par personne dans les possessions de la Grande-Bretagne, en Europe et en Amérique (1).

L'interruption subite de l'importation du thé auroit les conséquences les plus fâcheuses ; mais on a cherché à s'affranchir des Chinois pour se procurer ce végétal. On a essayé de l'acclimater dans l'Indostan, et même dans l'île de Corse,

---

(1) L'auteur semble supposer que toute cette quantité est *consommée* par les Anglais eux-mêmes. Cependant, il est notoire qu'ils en exportent chez les autres nations européennes, et cela réduit de beaucoup son calcul. (*Note du traducteur.*)

ou

où il en existe une petite plantation. Il est vrai que les frais qu'occasionnent ces essais, ont jusqu'à présent surpassé les produits.

La nécessité de l'ambassade reconnue, l'exécution n'étoit pas sans difficulté ; il étoit même douteux que l'empereur consentît à la recevoir. Un agent de la compagnie des Indes étant arrivé fort jeune à Canton, et ayant appris la langue du pays, essaya de pénétrer jusqu'à la capitale, afin d'y présenter un mémoire de ses supérieurs ; mais sa témérité avoit été punie.

Le colonel Cathcart résolut, en 1788, de surmonter ces difficultés. Il s'étoit fait accompagner de personnes connues par leurs talents et leur capacité ; mais une mort pré-

maturée ajourna indéfiniment l'exécution de cette entreprise.

Parmi les événemens qui signalent le règne de George III, la postérité titera sans doute les voyages qui ont été entrepris par ses ordres. Un homme ( le célèbre Cook ) que son intrépidité, son discernement profond, son expérience et les connaissances les plus étendues rendoient capable des entreprises les plus difficiles, apporta dans les navigations de long cours, une perfection jusqu'alors inconnue ; après plusieurs efforts réitérés, il donna la solution de problèmes géographiques non moins importans que curieux.

Un autre, sir Joseph Banks, aujourd'hui président de la société

royale, qui, dans l'âge le plus tendre, pouvoit être l'émule des naturalistes les plus instruits, et brûloit cependant du désir d'acquérir de nouvelles connaissances, renonça de son plein gré aux jouissances de la fortune, pour aller dans des climats lointains, dans des mers inconnues, ajouter de nouvelles richesses au domaine de l'histoire naturelle.

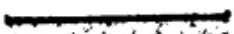
De telles conceptions étoient si fort au-dessus de celles qui occupent le commun des hommes, qu'elles furent respectées par un ennemi digne de les admirer. Cet ennemi, de son propre mouvement, ordonna que le vaisseau de Cook fût à l'abri des hostilités auxquelles le fléau de la guerre exposoit tous les autres vaisseaux anglais.

Le petit nombre de voyageurs qui avoient obtenu accès à la Chine, avoient plutôt irrité la curiosité, qu'ils ne l'avoient satisfaite. Leurs récits sont, les uns contradictoires, les autres suspects ; mais tous vantent avec admiration les produits du sol et des arts, la sage et invariable politique du gouvernement, le langage, les mœurs, les opinions du peuple, les préceptes de morale, les institutions civiles, l'ordre et le calme qui règnent dans tout l'empire. Le gouvernement n'a, jusqu'à présent, fermé l'entrée de ses domaines aux observateurs éclairés, que parce qu'il a regardé comme dangereux d'avoir quelques relations avec des étrangers turbulens et immoraux. Un semblable préjugé

ne pouvoit être déraciné que par l'idée qu'on prendroit d'une ambassade pompeuse , dont les membres sauroient captiver la faveur du peuple , la biehveillance des mandarins , et faire desirer enfin qu'un ministre de leur nation résidât constamment auprès de la cour.

Au reste , il étoit nécessaire d'agir avec la plus grande circonspection. Si l'on vouloit trop obtenir à-la-fois , si l'on insistoit avec trop d'empressement sur la réparation des injustices , il y avoit à craindre qu'on ne fit cesser tout-à-fait le commerce. C'étoit l'opinion des plus sages d'entre les directeurs de la compagnie des Indes. Le choix d'un ambassadeur qui réunit toutes les

conditions essentielles pour une mission de cet intérêt, étoit difficile à faire ; quelque tems s'écoula avant qu'il fût entièrement décidé.



## CHAPITRE II.

Nomination de l'ambassadeur. — Préparatifs. — Choix des interprètes. — Alarmes conçues par les membres du corps diplomatique. — Lettre du roi d'Angleterre à l'empereur de la Chine.

LORD MACARTNEY étoit un des hommes dont la réputation de talent, d'habileté et d'intégrité dans les affaires, étoit le plus solidement établie. Peu de personnes ont eu autant d'occasions que lui de figurer dans toutes sortes de postes éminens. C'est peut-être le seul homme qui, après avoir occupé une des places les plus importantes dans l'Inde, ait jamais réuni les suffrages

des deux partis qui divisent le parlement britannique. Dans la même séance, son éloge fut prononcé par les deux principaux orateurs attachés, l'un au parti du ministère, l'autre à celui de l'opposition.

Envoyé fort jeune à Pétersbourg, il y conclut, pour vingt années, un traité de commerce dont les conditions nous étoient si favorables, qu'après son expiration, l'impératrice Catherine II refusa long-tems de le renouveler. Depuis cette époque lord Macartney eut le bonheur de rendre service à son pays, dans différentes parties du globe. Peu tenté des richesses immenses que l'on peut acquérir en peu de tems dans le gouvernement du Bengale, il avoit refusé cet emploi : une

ambassade à la cour de Pékin, ou-  
vroit une plus vaste carrière à son  
génie ; il la saisit avec empresse-  
ment.

M. Dundas, secrétaire d'état,  
qui avoit médité le plan de cette  
entreprise, choisit un des amis de  
lord Macartney (1) pour l'accompa-  
gner en qualité de secrétaire  
d'ambassade, et le suppléer au be-  
soin. Cette personne étoit déjà con-  
nue pour avoir acquis quelque expé-  
rience dans les affaires. Elle avoit  
notamment, en 1784, négocié un

---

(1) Sir George Staunton, rédacteur  
de cette relation, et qui, dans tout le  
cours de l'ouvrage, évite toujours,  
par modestie, de se nommer. (*Note du  
traducteur.*)

traité de paix avec Tippoo-Saïb.  
Les autres gentilshommes d'ambas-  
sade furent nommés sur la présen-  
tation de lord Macartney.

La route directe de Londres à Pékin, est de cinq mille neuf cent quatre-vingt-dix milles anglais, (environ deux mille lieues) ; il faudroit en parcourir un grand espace par terre, dans des pays agréables, il est vrai, mais habités par des nations trop peu civilisées pour que l'on puisse y voyager en sûreté ; La route par mer, en doublant le Cap de Bonne-Espérance, étoit préférable.

La paix dont on jouissoit alors (en 1792), permit d'employer pour le transport de l'ambassade, un vaisseau de guerre du roi, le

*Lion*, monté de soixante-quatre canons. On se proposoit d'ailleurs de suivre, dans la Mer-Jaune et dans le golfe de Pékin, une route qu'aucun navigateur Européen n'avoit encore parcourue. Le capitaine Gower eut le commandement de ce vaisseau. Il choisit lui-même ses officiers. C'étoit à qui partageroit les honneurs de l'expédition. Des enfants appartenant aux premières familles d'Angleterre, s'embarquèrent à bord du *Lion*, en qualité de soldats de marine. Leur nombre surpassa de beaucoup celui qu'on a coutume de mettre sur les vaisseaux.

L'ambassadeur reçut de plus une garde militaire, non pas qu'on la crût nécessaire à sa sûreté, mais pour suivre l'usage des Orientaux;

et ajouter à la dignité de son caractère. Ces soldats, choisis dans les meilleurs régimens d'infanterie et d'artillerie, emmenoient avec eux quatre pièces de campagne ; on espéroit que leurs évolutions pourroient offrir un spectacle agréable à l'empereur, et lui donner une idée du degré de perfection auquel l'art militaire est parvenu chez les Européens. Le major Benson eut le commandement de cette garde, et on lui donna pour lieutenans MM. Parish et Crewe. M. Parish est un excellent dessinateur ; c'est à lui que l'on doit en partie les dessins de plusieurs objets curieux que nous rencontrâmes dans notre voyage. Un peintre et un dessinateur

teur distingués étoient d'ailleurs attachés à l'ambassade.

On nous donna pour médecin le docteur Gillan, non - seulement parce que ses soins pouvoient être nécessaires à la légation, mais on espéroit qu'il pouvoit opérer à la Chine ; où l'art de guérir est encore dans l'enfance, des cures qui exciteroient l'admiration et la reconnaissance du peuple. Notre chirurgien étoit le docteur Scot.

Le docteur Dinwiddie et M. Barlow, versés dans la connoissance de l'astronomie, de la mécanique et de toutes les branches des mathématiques, firent également partie de l'expédition.

L'ambassadeur prit pour secrétaire M. Acheson Maxwell, qui l'a-

T. t.

D

voit déjà accompagné dans l'Inde ; il lui donna pour adjoint le jeune Edward Winder.

M. Henry Barring, récemment pourvu d'une place d'écrivain de la compagnie des Indes., fut choisi pour nous suivre à Pékin, afin que les connaissances qu'il acqueroit dans cette capitale , le missent plus à portée de servir la factorerie à Canton.

L'ambassadeur choisit un jeune page (1), accompagné de son instituteur, M. Hüttnner, Allemand recommandable par son érudition.

Nous eussions bien désiré emmener avec nous un naturaliste distin-

(1) Ce page étoit le fils de sir George Staunton.

gué; on jeta les yeux sur M. Afzelius, savant Suédois qui se trouvoit alors en Angleterre; mais il venoit de prendre un engagement pour le nouvel établissement de Sierra-Leone, sur la côte d'Afrique. Au défaut d'un homme aussi célèbre, on choisit deux jardiniers-botanistes, chargés de recueillir tout ce qui paroîtroit susceptible d'enrichir l'histoire naturelle.

L'emploi le plus difficile étoit celui d'interprète et de traducteur pour la langue chinoise. Il n'existoit pas, dans toute la Grande-Bretagne, une seule personne en état d'en remplir les fonctions. Attendre qu'on fût à Canton pour s'en procurer, étoit un parti fort peu sûr. Ceux qui, dans cette ville,

servent de truchemens aux négocians anglais, savent tout juste ce qu'il faut de mots anglais pour traiter des affaires de commerce : mais il y a loin de là à des négociations diplomatiques ; d'ailleurs, ils ne parlent point l'idiome de la capitale. On se détermina donc à chercher sur tout le continent de l'Europe, des hommes sûrs qui eussent assez long-tems résidé à la Chine pour acquérir une connoissance suffisante de la langue des mandarins ; on voulut même essayer de trouver quelques Chinois qui eussent quitté leur pays, et fussent versés dans les langues européennes.

On savoit que les missionnaires qui étoient tolérés à Pékin, n'obtenoient guère le moyen de retourner

dans leur patrie ; mais quelques-uns s'en étoient échappés sous des déguisemens. Quelques lettrés chinois s'étoient rendus à Rome, et s'y occupoient à examiner les livres et les manuscrits chinois de la bibliothèque du Vatican.

On avoit fondé à Naples un collége pour l'éducation des jeunes Chinois que les missionnaires, par zèle pour la religion, trouvent moyen de faire sortir de leur patrie.

Le secrétaire d'ambassade partit de Londres en janvier 1792, afin de chercher un homme propre au but que l'on se proposoit. Il ne trouva dans Paris qu'un seul homme qui eût été en Chine : c'étoit un missionnaire qui en étoit revenu

depuis vingt ans ; il ne se rappeloit que de quelques mots de la langue chinoise ; encore ne youlut-il , à aucune condition, entreprendre de nouveau une aussi longue traversée.

Sir George Staunton traversa les Alpes , et parcourut l'Italie ; les lettrés chinois qui avoient été au Vatican , n'existoient plus ; mais le cardinal Antonelli lui donna des lettres de recommandation pour les missionnaires italiens actuellement existants à la Chine , et pour les curateurs du collège des Chinois à Naples.

Il trouva en effet dans ce collège plusieurs jeunes gens enlevés de la Chine , dont on soignoit l'éducation , et que l'on se proposoit de

renvoyer un jour dans leur pays, afin d'opérer le salut de leurs compatriotes. On pense bien que les directeurs de l'établissement n'étoient pas hommes à confier légèrement un dépôt aussi précieux. M. Staunton ne fut peut-être pas venu à bout de son dessein, sans l'intervention de sir William Hamilton, ministre d'Angleterre à Naples, et de Don Gaetano d'Ancora, seigneur napolitain. Il amena à Londres deux Chinois recommandables par leurs mœurs, leur amabilité, leur douceur, entendant aussi bien l'italien et le latin que leur propre langue.

Arrivés en Angleterre, ils ne tardèrent pas à se rendre utiles, en donnant des renseignemens sur les

goûts de leur pays, en suggérant les idées les plus propres à faire réussir l'expédition. D'après les mœurs orientales, il falloit de toute nécessité emporter des présens pour l'Empereur et sa cour. Il falloit ne pas négliger les objets que les Chinois recherchent avec le plus d'avidité, et qui sont du plus grand prix à Canton. Les Anglais y transportoient pour des sommes considérables d'ouvrages de mécanique, ingénieux et compliqués, richement décorés, et qui, au moyen de rouages et de secrets ressorts, produisent des mouvements en apparence spontanés. Ces machines peu utiles, il est vrai, mais pour lesquelles les mandarins montrouient un goût qu'il eût été dangereux de

contrarier, leur étoient données en présens, ou du moins pour des sommes modiques, bien au-dessous de leur valeur intrinsèque, de manière que ceux qui les recevoient, avoient l'air de les payer.

Une foule de choses aussi dispendieuses, obtenues par les mandarins pour prix de la promesse qu'ils faisoient aux marchands, de leur assurer la protection des subalternes, finissoient par arriver dans les magnifiques palais de l'Empereur et des grands de sa cour, et valoient aux mandarins eux-mêmes la protection de leurs supérieurs.

Il eût peut-être été inutile, de la part du gouvernement, de chercher à surpasser en magnificence, soit pour la main-d'œuvre, soit

pour la valeur intrinsèque, ces brillans joujoux (que les facteurs de la compagnie appellent des *sing-songs*) offerts par des particuliers. D'ailleurs, on en envoyoit tous les ans une si grande quantité, que l'enthousiasme avoit dû se réfroidir par la satiété. On pensa que des objets propres à faire connoître les sciences et les arts de l'Europe, procureroient une jouissance plus solide à un prince que son âge devoit naturellement porter à ne juger des choses que par leur utilité.

L'astronomie est la science favorite des Chinois ; depuis long-tems elle obtient l'attention et les encouragemens de leur gouvernement. Des instrumens astronomiques, perfectionnés d'après les

découvertes récentes, des planétaires offrant la représentation fidèle des révolutions célestes, ne pouvoient manquer d'être reçus avec joie.

On y ajouta des échantillons ou des assortimens d'ouvrages sortis des meilleures manufactures anglaises, recommandables par la beauté de l'exécution, ou par la manière ingénieuse dont on avoit su les adapter à l'utilité de la vie. Non-seulement de semblables dons devoient exciter la reconnaissance de ceux à qui ils seroient offerts, mais ils pouvoient faire naître des demandes considérables de marchandises de la même nature.

Afin que ces présens n'éprouvassent aucune avarie dans le trans-

port , la compagnie des Indes fournit un de ses plus gros vaisseaux , commandé par le capitaine *Mackintosh*. Le même navire devoit prendre comme passagers , les personnes de l'ambassade qui ne pourroient pas se trouver convenablement logées à bord du *Lion*. On y ajouta , comme allège , un petit brigantin.

Tandis qu'on s'occupoit de ces préparatifs , il étoit nécessaire d'en donner officiellement avis au gouvernement de la Chine , d'autant plus qu'il devoit en être déjà instruit par des voies étrangères. Sans cette précaution , l'entreprise pouvoit échouer , soit par erreur , soit par malveillance. Il étoit à craindre que les membres du gouvernement , concevant des soupçons sur les intentions

tentions de la cour de Londres, ne refusassent de recevoir l'ambassade. Afin donc de s'assurer des effets de la première impression, on chargea trois commissaires de la compagnie, qui surveillent ses intérêts à Canton, de notifier authentiquement la mission projetée de lord Macartney. Sir Francis Baring, président (1) de la cour des directeurs, écrivit au vice-roi de Canton, et recommanda en même tems aux commissaires de donner tant de publicité à la remise de cette dépêche, que cet officier ne fût point dans le cas de la soustraire à la connaissance de

---

(1) En anglais *chairman*, c'est-à-dire, homme qui occupe le fauteuil.

l'Empereur. Voici ce qu'il disoit dans cette lettre :

« Que son très-gracieux souverain ayant appris que ceux de ses sujets établis à Canton, s'étoient promis d'envoyer une députation à Pékin, pour compléter l'Empereur sur ce qu'il venoit d'entrer dans sa quarante-vingtième année, mais le projet n'ayant point été réalisé, il n'avoit pu s'empêcher d'en témoigner son mécontentement ; que desirant cultiver l'amitié de l'Empereur, donner plus d'extension encore aux rapports, aux liaisons, à la bonne intelligence qui existoient déjà entre les cours de Pékin et de Londres ; voulant accroître les relations de commerce entre leurs

» sujets respectifs, le roi d'Angle-  
» terre avoit résolu d'envoyer son  
» bien-aimé cousin et conseiller lord  
» Macartney, seigneur d'une grande  
» vertu, d'une sagesse et d'une ha-  
» bileté distinguées, en qualité de  
» son ambassadeur extraordinaire  
» et ministre plénipotentiaire à la  
» cour de Pékin; qu'il le chargeoit,  
» de plus, d'exprimer, de la ma-  
» nière la plus énergique, la satis-  
» faction qu'éprouveroit sa majesté,  
» si ce témoignage d'amitié et de  
» haute considération, servoit de  
» fondement à une harmonie, à une  
» alliance perpétuelle entre les  
» deux puissances; que l'ambassa-  
» deur et sa suite ne tarderoient  
» pas à se mettre en route; qu'em-  
» portant avec eux divers présens

E 3

» pour l'Empereur , lesquels , par  
» leur volume ou la délicatesse du  
» travail , ne pourroient , sans in-  
» convénient , être transportés par  
» terre de Canton à Pékin , la léga-  
» tion s'embarqueroit sur un vais-  
» seau de la marine royale , et se  
» rendroit directement à *Tien sing* ,  
» port le plus rapproché de la rési-  
» dence de la cour » .

Sir Francis terminoit sa lettre  
par demander « que cet avis fût  
transmis sans délai à la cour de  
Pékin , parce qu'il ne doutoit pas  
que l'Empereur ne donnât les  
ordres nécessaires pour la récep-  
tion de l'ambassade . »

Les présens dont il étoit ques-  
tion , étoient d'une telle valeur ,  
que quelques personnes s'imagi-

nèrent qu'en les offrant, le cabinet de S.-James se proposoit quelque but extraordinaire, et contraire aux intérêts des puissances européennes ; aussi les membres du corps diplomatique en prirent-ils l'alarme ; un de ces ministres, l'ambassadeur des Provinces-unies, crut voir dans l'expédition, le projet de s'attribuer le monopole du commerce de la Chine, à l'exclusion de tous les autres Européens. Pour prévenir un pareil malheur, il proposa à sa cour d'envoyer une contre-ambassade.

Mais on pourra se faire une juste idée de l'objet réel de la mission, à la lecture des instructions particulières que S. M. Britanique donna à son ministre. Il y étoit dit :

« Que des négocians anglais , en  
» bien plus grand nombre que les  
» autres Européens , faisoient de-  
» puis longues années le commerce  
» de la Chine ; que les relations de  
» trafic entre plusieurs nations et  
» les Chinois , avoient été précédées ,  
» accompagnées ou suivies de con-  
» férences particulières avec le sou-  
» verain ; que d'autres étoient sou-  
» tenues par leurs missionnaires ,  
» qui , par leur profond savoir ou  
» leurs connoissances dans les arts ,  
» avoient souvent mérité l'honneur  
» d'être admis au milieu d'une cour  
» polie et remplie d'amateurs des  
» beaux arts ; que ces prêtres , tout  
» en s'occupant des intérêts de la  
» religion , ne devoient pas avoir  
» oublié ceux de leur pays ; qu'au

» contraire, les commerçans an-  
» glais étoient demeurés sans appui,  
» et en quelque sorte sans aveu, à  
» une distance telle, qu'il leur étoit  
» impossible de détruire les calom-  
» nies de leurs rivaux ; et dans un  
» pays où leur profession n'étoit pas  
» assez estimée pour les faire pro-  
» téger et respecter.

» Que dans de telles circonstances,  
» il importoit à la dignité de S. M. B.  
» de porter un regard paternel sur  
» ceux de ses sujets absens de leur  
» patrie, quand bien même le com-  
» merce et la prospérité de la nation  
» ne seroient pas intéressés à leur  
» succès ; que le roi d'Angleterre  
» devoit réclamer en leur faveur la  
» protection de l'empereur de la  
» Chine, et qu'il ne doutoit pas que

» ces représentations n'eussent toute  
» l'efficacité qu'un puissant monar-  
» que a droit d'en attendre d'un  
» autre.

» Qu'une libre communication  
» avec le peuple peut-être le plus  
» singulier du globe , chez le-  
» quel la civilisation a existé , et  
» les arts sont cultivés depuis un  
» grand nombre de siècles , avec  
» moins d'interruption que par-  
» tout ailleurs , étoit bien digne  
» d'être ambitionnée par la nation  
» anglaise , qui avoit vu avec plai-  
» sir , et applaudi avec reconnaiss-  
» sance , les divers voyages déjà  
» entrepris par ordre de sa majesté ,  
» et aux frais du trésor public , pour  
» étendre le cercle des connoissances  
» humaines , pour découvrir des

» contrées lointaines, et en étudier  
» les mœurs.

» Mais qu'en cherchant à établir  
» ces liaisons avec la Chine, la cour  
» de Londres n'étoit dirigée par au-  
» cun autre sentiment que l'hu-  
» manité, l'avantage mutuel des deux  
» nations, et le desir de voir le  
» gouvernement chinois protéger le  
» commerce ».

La lettre du roi d'Angleterre à l'empereur de la Chine, étoit rédigée dans le même esprit; en voici quelques pasages :

» « Le penchant naturel d'un mon-  
» narque grand et bienfaisant, tel  
» que sa majesté impériale, que la  
» Providence a placée sur le trône  
» pour le bonheur du genre hu-  
» main, est de maintenir la paix et

» la sécurité dans ses états , d'em-  
» ployer tous ses efforts pour ré-  
» pandre la félicité , les vertus , les  
» connoissances parmi ses sujets ,  
» en étendant les mêmes bienfaits ,  
» autant qu'il en est capable , au  
» genre humain tout entier.

» Sa majesté Britannique , animée  
» de ces sentimens dès le commen-  
» cement de son règne , quoiqu'à  
» cette époque son peuple fût  
» livré aux horreurs de la guerre , a  
» accordé à ses ennemis , après avoir  
» triomphé d'eux dans les quatre  
» parties du monde , la paix aux  
» conditions les plus équitables.

» Dès-lors , non contente d'avoir  
» porté le bonheur de ses sujets à  
» un degré dont les tems anciens ne  
» fournissent aucun exemple , elle a

» saisi toutes les occasions d'équiper des vaisseaux , d'envoyer les hommes les plus sages et les plus éclairés de son royaume , à la recherche de régions inconnues , non pas pour faire des conquêtes , ni augmenter ses trésors , même pour favoriser le bonheur de ses sujets , mais pourachever la reconnaissance de toutes les parties du globe habitable , étudier les diverses productions de la terre , porter les arts et toutes les jouissances de la vie parmi des peuples qui jusqu'alors n'avoient presqu'aucune idée.

» Sa majesté a depuis envoyé d'autres vaisseaux chargés des animaux et des plantes les plus utiles à l'homme , dans des îles et

» dans des contrées qui en étoient  
» dépourvues. Elle a mis encore  
» plus de soin à faire observer les  
» arts , les moeurs des pays où ,  
» depuis plusieurs siècles , de sages  
» réglemens , les vertueux exem-  
» ples des souverains ont perfec-  
» tionné la civilisation. Par-dessus  
» tout , elle a attaché la plus grande  
» importance à approfondir les ins-  
» titutions fameuses des états peu-  
» plés et immenses soumis à la do-  
» mination de l'Empereur , institu-  
» tions qui ont élevé cet empire à  
» un degré de splendeur qui fait  
» l'étonnement et l'admiration de  
» ses voisins.

» Enfin , S. M. Britannique se trou-  
» vant alors en paix avec le monde  
» entier , ne croyoit pas pouvoir  
» choisir

» choisir un moment plus favorable  
» pour resserrer des liens d'amitié  
» et de bienveillance , pour proposer  
» de discuter des objets qui  
» tourneroient à l'avantage réciproque de l'une et l'autre puissance. »

Il étoit évident que l'ambassade n'étoit pas seulement destinée à régler les intérêts du commerce de Canton ; lord Macartney avoit le pouvoir de visiter tous les pays voisins où il compteroit pouvoir puiser des renseignemens utiles. Il étoit envoyé avec le caractère d'ambassadeur auprès de l'empereur du Japon, du roi de la Cochinchine ; et en général , sa commission s'étendoit à tous les princes dont les mers de la Chine baignent les possessions.

T. I.

F.

Tous les préliminaires étant terminés, et les vaisseaux étant déjà à l'ancre dans la rade de Portsmouth, l'ambassadeur s'y rendit au mois de septembre 1792. Sa suite se montrait à une centaine de personnes, y compris quelques musiciens et quelques ouvriers, mais sans compter les soldats ni les domestiques. Toutes ces personnes, qui la plupart se trouvoient réunies pour la première fois, étoient destinées à former une espèce de famille. Si quelques-unes d'entr'elles, occupées du seul soin de leur existence, s'embarrassoient peu du pays vers lequel elles dirigeoient leurs pas, d'autres entroient dans une carrière toute nouvelle ; elles quittaient un état, des habitudes anciennes, des amis chers,

pour s'engager dans une entreprise intéressante, mais périlleuse. Ce n'étoit pas une troupe d'Argonautes, d'aventuriers stimulés par l'ardeur de conquérir une toison d'or ; c'étoient des hommes passionnés pour les sciences. Leur imagination franchissoit l'espace qui les séparoit encore de la Chine ; ils n'étoient retenus au lieu qu'ils alloient quitter, que par les douces affections des sentimens et de la nature.

## C H A P I T R E III.

Route de Portsmouth à Madère. — Détails sur cette île. — Société de Francs-Maçons. — Départ de la baie de Funchal.

L'AMBASSADEUR et sa suite étant embarqués, *le Lion* et *l'Indostan*, accompagnés du brick *le Jackall*, appareillèrent de Portsmouth le 26 décembre 1792.

Dans cette saison où la terre tourne devant le soleil de telle manière que les nuits et les jours sont égaux en durée, et où le mouvement de déclinaison du soleil est très-rapide, il en résulte dans l'atmosphère des commotions vio-

lentes et subites qu'on appelle ouragans de l'équinoxe. La navigation offre alors plus de dangers que dans tout autre tems de l'année. Mais telle est la perfection où l'art de naviguer est parvenue, telle est l'habileté de nos marins, qu'ils ne redoutent aucunement les tempêtes quand ils sont au *large*, dans une mer libre et sans écueils.

Pour se rendre de Portsmouth à la Chine, il faut d'abord filer vers l'ouest, et le vent dont on a besoin pour cela est précisément le plus rare de tous, aussi s'empresse-t-on d'en profiter dès qu'il souffla; l'ambassadeur se priva du plaisir d'aborder à Weymouth, où le roi, qui l'attendoit avec une partie de sa famille, l'avoit invité à s'arrêter.

Toutefois le beau tems ne fut pas de longue durée ; les deux vaisseaux furent obligés de se réfugier à Torbay (1), et perdirent de vue *le Jackall*. Ils se remirent en route deux jours après.

Les personnes qui ne jugent de la navigation actuelle que d'après l'exemple des passagers qui n'ont aucune expérience de la mer , et se rendent d'Angleterre sur le continent dans de petits paquebots remplis d'une foule de monde , ne se font aucune idée des agréments , de la commodité que l'on trouve dans des vaisseaux aussi grands que ceux qui portoient l'ambassade.

---

(1) Port sur la côte d'Angleterre.

Bien que *le Lion* fût chargé de tous les bagages, de munitions de guerre et de marine, de vivres pour nourrir, pendant un long espace de temps, au moins quatre cents personnes, il s'y trouvoit encore assez de place pour qu'on s'y procurât les diverses commodités qu'on est dans le cas d'avoir à terre. Des appartemens étoient assignés aux principaux passagers et aux officiers. Il y avoit sur le pont un vaste sallon ouvert, où l'on pouvoit prendre l'air et jouir du plaisir de la promenade. D'ailleurs le *mal de mer*, si peu dangereux, mais si cruel, est bien moins considérable à bord des grands bâtimens.

Il faut convenir que lorsque des hommes habitués à vivre sur terre,

songent à leur situation au milieu des vastes plaines de l'Océan, ils ne peuvent s'empêcher de sentir combien ils sont inférieurs à ceux qui se chargent de les diriger sur un élément inconnu. Ignorant la structure de la vaste machine qui les porte, témoins inutiles et passifs des efforts qu'on emploie pour en assurer les mouvements, peut-être ont-ils lieu de s'affliger de leur incapacité et de la dépendance où ils se trouvent. Mais ces impressions sont fugitives, et troublent fort peu la vie douce et paisible dont on jouit sur mer. Satisfaits de la société et de la conversation des autres passagers, empressés de partager leurs amusements, ils ne s'occupent point des détails du voyage, et s'en reposent sur

l'habileté des marins aux soins des-  
quels ils sont confiés ; pourvu qu'au-  
cun accident extraordinaire ne leur  
rappelle vivement l'idée du danger ;  
ils ne pensent pas plus aux incon-  
vénients dont tous les voyages sont  
susceptibles , qu'on n'a peur de  
mourir quand on jouit d'une bonne  
santé. Enfin chacun jouit du pré-  
sent ; jusqu'à ce que l'aspect d'une  
côte nouvelle fasse naître en son  
cœur d'autres pensées , l'agite à-la-  
fois de craintes et d'espérances.

Malgré le gros tems , très-peu  
des passagers furent grièvement in-  
commodés du mal de mer. Les deux  
plus malades étoient des jeunes gens  
robustes , d'une santé parfaite , et  
qui avoient déjà voyagé en mer ,  
tandis que l'honorable M. West ,

attaqué de la consomption dont il est mort depuis, embarqué sur le *Lion*, pour se rendre à Madère, dont il espéroit que le climat le guérirait, soutint sans en être affecté les mouyemens les plus violens du vaisseau.

Les jeunes soldats de marine, tout fiers d'être délivrés du joug du collège, et d'exercer une certaine autorité dans le vaisseau, ne furent affectés ni du mal de mer, ni de l'odeur fétide des entre-ponts, où ils étoient obligés de coucher. Leur activité continue contribuoit, il est vrai, à fortifier leur santé. On les voyoit sans cesse suspendus aux mâts, aux vergues, à une simple corde, et dans des attitudes si périlleuses, qu'un jeune specta-

teur (1), réfléchissant aux alarmes qu'eût éprouvées à cet aspect la tendresse maternelle, s'écria dans la langue dont on se servoit habituellement avec les interprètes chinois : *Si matres nunc viderent !* ( Si leurs mères les voyoient à présent ! )

Les vaisseaux sortis de Torbay, le 1<sup>er</sup>. octobre, découvrirent bien-tôt la côte de Bretagne et l'île basse d'Ouessant ; ils furent ensuite neuf jours sans revoir la terre. Quelle merveilleuse découverte, que celle qui consiste à se guider, en quelque sorte, sur la foi d'un minéral qui, taillé d'une certaine manière, et artistement suspendu, se tourne

---

(1) Probablement le fils de M. Staunton.

toujours vers le même point de l'horison !

Dès qu'on a perdu la terre de vue, c'est avec un plaisir extrême qu'on aperçoit des vaisseaux. Nous en vîmes plusieurs qui se servoient du même vent pour suivre des routes toutes différentes. Sir Erasme Gower profita de celui qui soufflait, pour faire voile dans une direction parallèle à l'Espagne, au Portugal, au détroit de Gibraltar, et à la côte septentrionale de l'Afrique : mais nous n'aperçûmes aucun de ces pays. Ce marin expérimenté observa que tous les navires qui partent d'Europe et se rendent à Madère, rencontrent un courant qui va de la partie occidentale de l'Océan vers la baie formée par l'île

l'île d'Ouessant et le cap Finistère, ainsi que vers la mer Méditerranée ; ce courant fait dériver les vaisseaux au sud-est, environ onze milles (1) par 50 lieues.

Le 10 octobre, les vaisseaux se trouvèrent en vue des îles de Porto-Santo et de Madère. Celle-ci ressemblait de loin à une haute montagne dont la cime se perdoit aux milieux des nues. Bientôt après, on découvrit les îles *Désertes*, également soumises au Portugal, et qui dépendent de Madère.

Sir Erasme Gower pensé que tous les vaisseaux qui viennent d'Europe à Madère doivent d'abord diriger

---

(1) Trois lieues 2/3

leur route sur Porto-Santo, et ensuite sur la pointe orientale de Funchal, capitale de l'île; cette pointe est nommée *la Tête-de-Bronze*.

Conformément aux réglements du port, tous les vaisseaux, immédiatement après leur arrivée, doivent faire dire au gouverneur de quelle nation ils sont, et l'objet de leur relâche. Aucun vaisseau de guerre ne peut envoyer son canot aux navires qui entrent dans la rade, avant qu'ils aient été visités par la chaloupe-pratique, embarcation à bord de laquelle sont des médecins chargés d'examiner si les vaisseaux qui arrivent n'ont point à leur bord quelques maladies contagieuses. Les vaisseaux de guerre anglais saluent le fort de treize coups de canons;

mais après avoir reçu l'assurance qu'on leur rendra le salut.

La houle rend le débarquement assez dangereux, si ce n'est auprès du roc de *Loo*. Il faut, de plus, éviter les endroits où les matelots pourroient trouver des lieux de débauches, et s'éivrer de liqueurs pernicieuses.

Le gouvernement anglais alloue à ses fournisseurs cinq schellings (7 francs) par fûtaiile d'eau, et six pences (12 sols) par livre de bœuf, pour la consommation des équipages. Le vin qu'on s'y procure coûte seize livres sterling (environ 400 francs) par chaque tonneau de cent vingt gallons (quatre à cinq cents pintes); mais il est frélaté, et ne se conserve pas. Une escadre

de vingt vaisseaux de ligne peut se pourvoir à Funchal, de tous les rafraîchissemens nécessaires, pourvu qu'elle ne s'y arrête pas plus de dix jours.

La baie de Funchal est ouverte de l'ouest au sud-sud-est ; les vents du sud-ouest et du sud-est y soufflent avec violence. Les brumes épaisse qui s'élèvent quelquefois en hiver dans le sud, la forte lame qui vient du même côté, sont de fâcheux pronostics pour les navires.

On croit qu'il seroit possible, à force de frais, de construire à Funchal un port très-sûr, en joignant au fort d'Ilhéo, ou château de Loo, un promontoire qui s'avance dans la mer, et en est séparé par un intervalle de cent vingt toises. L'eau

n'ayant que six à sept brasses de profondeur, on pourroit y construire une digue ; mais il seroit assez difficile de lui donner une force suffisante pour résister à l'impétuosité des flots. D'ailleurs, il n'y tiendroit qu'un petit nombre de bâtiments. Pendant la mauvaise saison, les navires mouillent sous le rocher de Loo, et on a soin de les maintenir, non-seulement par des ancrés, mais par des cables amarrés au rivage. Aux premières menaces d'une tempête, les équipages se réfugient à terre, et abandonnent le corps des bâtiments à leur bonne ou mauvaise fortune.

Le premier coup-d'œil de l'île de Madère, la présente comme rocalleuse, stérile, sans culture : vue de

plus près, ses beautés se développent, et offrent un spectacle enchanteur. Funchal, la ville principale, est située au centre d'une vallée verdoyante, où des édifices épars çà et là, d'une blancheur éblouissante, forment un contraste agréable avec la verdure éternelle des arbres, et de superbes plantations.

On peut dire que les saisons y sont au nombre de deux seulement, le printemps et l'été; jamais la chaleur, non plus que le froid, n'y sont insupportables. Pendant le séjour qu'y fit son Excellence, le thermomètre de Fahrenheit, placé à l'ombre, vers midi, s'eleva de 69 à 70 degrés (1). En automne,

---

(1) 25 à 26 degrés de Réaumur.

dans la saison des vendanges, il est rare qu'il passe 75 degrés (1). En janvier, il monte à 64 degrés environ (2), quoique le sommet des montagnes qui environnent la ville, soit couvert de neige.

*Le Lian et l'Indostan* étoient partis d'Angleterre dans cette saison de l'année où la végétation perd son énergie, où tout annonce le deuil de la nature ; aussi le spectacle magnifique qu'elle offroit à Madère, n'en parut que plus frappant à des personnes nées dans des climats du Nord, qui voyoient s'opérer si promptement un changement sem-

---

(1) 27 ou 28 degrés.

(2) 22 ou 23, d'après l'échelle de Réaumur.

blable. Des myriades d'insectes bourdonnoient dans les airs ; il n'y avoit presque point d'arbres qui ne fussent couverts de fleurs ou de fruits ; tous étoient chargés de leurs feuilles. Quelques-unes des plus foibles plantes d'Europe , atteignent à Madère la hauteur des arbustes ; l'homme seul y paroît dégénéré. Ceux de la classe du peuple sont d'une médiocre stature ; ils ont le teint basané , et des traits repoussans ; ils n'ont ni le courage , ni la vivacité des Africains , pas même celle des Européens septentrionaux. Il est vrai qu'on a généralement observé que quand les habitans du Nord émigrent dans des contrées méridionales , leurs descendants sont

d'une taille plus petite, et moins robustes que leurs ancêtres.

Le gouverneur portugais ordonna que l'on rendît à l'ambassadeur tous les honneurs dûs à sa dignité. Il lui offrit une garde militaire ; mais son Excellence eut la modestie de la refuser. Il consentit seulement à accepter une fête somptueuse que le gouverneur donna, non-seulement à lui et aux principaux personnages de la légation, mais aux officiers du *Lion* et de *l'Indostan*, aux négocians de la factorerie anglaise, et aux habitans les plus distingués ; il y avoit en tout près de deux cents personnes.

Une jeune demoiselle, âgée de dix ans, fille du gouverneur, magnifiquement habillée, fit les hon-

neurs de la table avec une grâce admirable. On servit le dessert dans un appartement plus frais, et l'on y fut reçu par l'épouse du gouverneur, qu'une indisposition avoit empêchée d'assister à tout le repas. La mère s'appeloit *Dona-Louisa*, et la fille, *Dona-Maria*. On ne les nommoit pas autrement en leur adressant la parole. Il paroît que, dans la société, on ne désigne les nobles portugais que par leurs noms de baptême, quoiqu'ils aient tous plusieurs noms de famille. Ceux du gouverneur étoient *Pereira Forjas y Conthino*, et sembloient annoncer qu'il appartennoit aux maisons les plus distinguées du royaume.

On a peint dans la salle du gouvernement, l'histoïre curieuse,

mais romanesque, de la découverte de Madère par *Robert Mac-Ham*, anglais (1), qui vivoit sous le règne d'Edouard III. Cet homme, d'une naissance obscure, devint éperdument amoureux d'une jeune et jolie demoiselle, d'une famille noble et opulente, nommée *Anne d'Arfet*. Elle ne fut point insensible à la passion de Mac-Ham ; mais sa famille, jugeant une telle alliance indigne d'elle, fit emprisonner, par ordre du roi, l'infortuné Robert, jusqu'à ce que la demoiselle eût contracté mariage avec un gentil-homme des environs de Bristol.

Quelque tems après, Mac-Ham

---

(1) Il paroîtroit plutôt qu'il étoit Irlandais. (Note du traducteur.)

ayant recouvré sa liberté , alla rejoindre sa maîtresse , l'enleva , et la décida à s'embarquer avec lui sur un vaisseau qui devoit les porter en France. Dès qu'ils eurent gagné la haute-mer , le navire devint le jouet d'une violente tempête , fut jeté loin des côtes , et erra pendant treize jours. Enfin , ils crurent découvrir une terre. C'étoit une île couverte de bois. Ils y jetèrent l'ancre. Mac-Ham , la jeune dame et leur petite suite débarquèrent et construisirent sous les branches d'un grand arbre , une sorte de cabane qui leur servit d'asyle. Pendant la nuit , un nouvel ouragan rompit les cables qui retenoient le navire , et l'entraîna sur la côte de Barbarie ,

Barbarie , où il fit naufrage ; l'équipage fut pris par les Maures.

La dame fut tellement affligée de ne plus retrouver le navire , qu'elle mourut en peu de tems , et son amant ne lui survécut que de quelques jours. Les gens de leur suite , réduits au désespoir , résolurent d'abandonner cette terre de douleur ; ils s'embarquèrent dans leur canot , et se mirent en mer , sans savoir de quel côté se diriger. Enfin , après une longue suite d'aventures , ils rencontrèrent un Espagnol qui fut si charmé de leur histoire merveilleuse , qu'il en fit part à Gonzalès Zarco , chargé , par le roi de Portugal , de faire de nouvelles découvertes. Il lui persuada d'aller à la recherche de la nouvelle

île. Quoique les gens de Mac-Ham n'en indiquassent que très-imparfaitement la position , l'on parvint cependant à la retrouver. Cette histoire est appuyée du témoignage d'*Alcafarado* , auteur contemporain ; mais *de Barrol* , le plus célèbre historien du Portugal , fait entièrement l'honneur de la découverte à Gonzalès Zarco , et à Tristan Vaz.

M. William Johnstone , anglais de naissance , ancien négociant à Madère , a fait un relevé géométrique de cette île. Elle a , selon lui , la forme d'un parallélogramme , dont la moindre longueur , de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est , est d'environ 37 milles ( 12 à 13 lieues ) , et la plus petite largeur ,

de 11 milles (4 lieues). Sa superficie totale est de 407 milles carrés (46 lieues carrées, ou 260,480 acres). L'île de Madère se divise en trente sept paroisses : la population se monte à 80,000 âmes, d'où résultent près de 200 personnes par mille carré (1,800 par lieue carrée).

La plus grande partie du sol étant montagneuse, escarpée et couverte de rochers, beaucoup d'autres endroits étant dépourvus de terre, ces districts ne sont susceptibles d'aucune espèce de culture; mais les eaux que versent les montagnes, ont formé des vallées étroites qui sont, pour la plupart, bien cultivées; on y voit des villages florissans. Quoique les insulaires soient assez paresseux, ils ont cependant

déployé quelqu'industrie, en brisant, sur la croupe des montagnes revêtues d'une légère couche terreuse, de petits fragmens de rochers qui contiennent des particules propres à la végétation. Ces débris, humectés sans cesse par les ruisseaux qui coulent des montagnes, se décomposent et se changent en une terre fertile.

Au reste, l'indolence domine parmi les habitans, sur-tout parmi les hommes, qui se couchent au soleil, ou restent nonchalamment étendus sur leur plancher, tandis que leurs femmes, leurs filles vont, les pieds nus, à plusieurs milles de là, dans des chemins affreux, chercher du genêt, principal combustible de cette île; elles en font des

fagots qu'elles transportent à Funchal , d'où elles rapportent en échange des vivres , et sur-tout du poisson salé. L'austérité de ce genre de vie , la mauvaise qualité de leurs alimens , et la chaleur du climat , leur donnent un air décrépit , lors même qu'elles sont encore jeunes.

La viande de porc est le mets le plus recherché à Madère. Lorsque les animaux sont jeunes , leurs propriétaires les marquent , puis ils les laissent vaguer librement dans les montagnes , où ils deviennent sauvages , et se nourrissent principalement de racine de fougère , qui donne à leur chair un goût exquis. Quand on veut les prendre , on les chasse avec des chiens.

Les perdrix sont fort abondantes dans l'île de Porto-Santo. Les habitans ne les prennent jamais qu'en vie. Ils se rassemblent autour des endroits où elles font leurs couvées, et quand ils les ont fait lever, ils les poursuivent sans leur laisser de repos, jusqu'à ce qu'effrayés ou accablés de fatigue, ces pauvres oiseaux se laissent prendre à la main.

Il n'existe à Madère ni serpens, ni autres animaux dangereux. On n'y voit non plus ni lièvres, ni renards. On pêche toutes sortes de poissons sur la côte, mais on n'y trouve ni huîtres, ni harengs. Cependant la basse classe du peuple ne consomme guère que de la morue salée qu'on fait venir d'Amé-

rique ; il faut sans doute attribuer à ce genre de nourriture les éruptions scorbutiques qui affligen la plupart des gens pauvres de cette île.

Les habitans aisés garnissent leurs tables de fruits délicieux et de végétaux exquis. Mais la principale richesse de l'île, est la vigne ; on y fait annuellement vingt-cinq mille pipes de vin, de cent vingt gallons ( 4 à 500 pintes ) chacune. On en exporte la moitié en Angleterre, dans l'Amérique septentrionale, et dans les Antilles ; le reste est consommé dans le pays, soit en nature, soit après avoir été distillé.

Les raisins de Madère sont blancs pour la plupart, ainsi que le vin qu'on en exprime. Il y en a aussi

avec lesquels on fabrique du vin rouge qu'on appelle *tinto*, parce qu'en en mettant une légère proportion dans du vin blanc, on lui donne une couleur plus foncée.

Cette sorte de vin a reçu le nom de *Madère sec*. Les négocians en gros le paient au plus 22 livres sterling la pipe (1); les particuliers le paient beaucoup plus cher, suivant l'usage. Mais les marchands qui achètent du vin vieux, payent une livre sterling de plus par chaque année qu'on l'a gardé dans le cellier. Cette augmentation de valeur est une compensation de l'intérêt de l'argent, et des accidens

---

(1) La livre sterling vaut un peu plus de 24 francs.

auxquels cette liqueur est exposée.

Une autre espèce de raisin s'appelle *bastardo* ; il est rouge, et produit du vin blanc. Enfin un petit nombre de vignobles produisent, ces ceps précieux, ces raisins exquis, dont on fait le fameux vin de Malvoisie. On en recueille chaque année, l'une portant l'autre, environ cinq cents pipes, dont le prix moyen est de 60 livres sterling chacune.

Les agens de la factorerie anglaise, à l'instar de ceux d'Oporto, s'attachent les propriétaires des vignobles, en leur faisant toutes les avances dont ils ont besoin jusqu'à la récolte.

Les provisions exceptées, le gouvernement de Portugal perçoit une taxe sur toutes les marchandises

importées , et sur le vin qu'on exporte. On lève aussi des impôts dans l'intérieur du pays. On assure cependant que toutes les dépenses nécessaires à l'entretien des institutions civiles et militaires , et les frais d'administration prélevés , le produit net n'est que de 8,000 livres sterling. La balance du commerce de cette île est considérablement en faveur des Anglais. La factorerie anglaise qui y est établie , consiste en vingt maisons de commerce très-riches , dont les bénéfices immenses passent successivement en Angleterre. Les capitaux immenses qu'elles ont à leur disposition , l'activité , l'intelligence qu'elles apportent dans le commerce , les ont mises à l'abri de toute concurrence de la part des

autres nations, et des Portugais eux-mêmes.

C'est dans leurs liaisons avec les Anglais, que les habitans de cette île ont adopté l'usage de ces assemblées connues sous le nom de *loges de francs-maçons*. Une semblable institution ne peut manquer d'être suspecte dans un pays où la pensée est soumise à tant d'entraves ; aussi le clergé catholique, voyant diminuer sensiblement la dévotion des insulaires, attribua ce changement à la *franc-maçonnerie*. L'Inquisition s'occupa du soin de faire fermer les loges. Plusieurs Portugais de distinction furent poursuivis ; mais le cours de ces persécutions fut arrêté par les soins du chevalier de Pinto, ministre des affaires étrangères à

Lisbonne. Il fit rendre un édit pour empêcher désormais que l'on se permit des détentions arbitraires.

Le clergé portugais exerçoit autrefois dans cette île un pouvoir sans bornes ; mais son influence est considérablement affoiblie ; on en vit toutefois un reste à la fête que le gouverneur donna à lord Macartney. Un moine ivre se promenoit autour des tables, donnoit des ordres, et se mêloit, avec une arrogance singulière, de tout ce qui se passoit, sans que personne osât lui imposer silence.

La factorerie anglaise a toujours été protégée contre l'Inquisition ; elle vit dans la meilleure intelligence avec le gouverneur et le grand-juge. Les maisons des négocians

clans anglais sont ouvertes à tous les voyageurs munis de la moindre recommandation. Ils donnent, de plus, de grandes fêtes et des dîners splendides, lorsqu'il arrive des flottes avec beaucoup de passagers. Ce genre d'hospitalité est utile à tout le monde ; il procure des affaires aux négocians, et les voyageurs y trouvent une distraction agréable.

La salubrité du climat fermeroit l'entrée de cette île à presque toutes les maladies, si la mauvaise nourriture n'engendroit, parmi les pauvres, des éruptions cutanées, et si un excès contraire n'exposoit pas les riches à des attaques de paralysie. La petite vérole y fait, pendant l'été, d'affreux ravages. Jusqu'à présent, par scrupule religieux,

l'inoculation n'y a guère été pratiquée.

Les fièvres intermittentes ne sont point connues dans cette île, et cela n'a rien d'étonnant, puisqu'il n'y a pas de marais. Le pays est élevé; les vents impétueux qui y règnent, ne permettent point aux vapeurs d'y séjourner. Telle est la force du vent, qu'il enlève quelquefois la toiture des maisons. Pour prévenir ces accidens, on a recours à un remède pire que le mal. On place sur les toits d'énormes quartiers de pierre, sans songer que leur chute peut écraser les passans. Mais ni ce danger, ni aucun autre n'empêchent les galans Portugais d'aller, pendant la nuit, donner des sére-

nades sous les jalouses de leurs belles.

Des ruisseaux d'eau courante, nettoient les rues de Funchal. Il s'en faut cependant de beaucoup que cette ville soit propre. Au surplus, on l'embellit journellement; le gouverneur actuel y a fait faire un *mail*, ou promenade délicieuse, avec deux allées de superbes arbres. Il a également ouvert une souscription pour la construction de divers édifices publics; mais, chose assez bizarre, les étrangers seulement se sont empressés de payer la souscription.

Funchal contient environ 15000 habitans. La culture de l'île s'augmente tous les jours en proportion de sa population. La variation des

saisons rend souvent les récoltes fort incertaines. Les fermiers sont obligés de contracter des engagements onéreux, pour être en état de continuer leur exploitation. Les lois du pays permettent au créancier de saisir les propriétés du débiteur; mais il ne peut le contraindre par corps.

On y a presque renoncé à la culture de la canne à sucre. Ce végétal ressemble, par son port, au roseau vulgaire; il s'élève à la hauteur de 8 pieds environ. Sa tige est *articulée*, les feuilles portent des nœuds. Le suc le plus savoureux et le plus doux est concentré au milieu de la tige.

Il y a aussi à Madère quelques canneliers de la véritable espèce.

Leurs feuilles sont à trois nervures et parfumées. L'écorce est mince et très-odorante.

Quelques-unes des personnes de l'ambassade firent une excursion dans la partie orientale de l'île. Elles suivirent d'abord, dans les montagnes, un chemin raboteux ; puis un sentier étroit, taillé sur les flancs d'un affreux précipice, praticable pour les seuls piétons, ou tout au plus pour des mules dont le pied est extrêmement sûr. Plus loin ils trouvèrent une plaine spacieuse ornée de buis et de myrtes sauvages. A la pointe la plus orientale, ils découvrirent la place d'un ancien volcan, dont le cratère avoit environ 400 pas de diamètre.

Le fond et les bords étoient couverts de fragmens de laves.

Le docteur Gillan pense qu'il y a eu à Madère plusieurs volcans, dont les éruptions ont eu lieu à des intervalles très-éloignés. Cela étoit sur-tout évident dans un endroit voisin de là *Tête-de-Bronze*, où l'on remarque les traces de douze éruptions successives, qui proviennent des cratères environnans et voisins. Les couches de laves sont parfaitement distinctes. La première, qui touche immédiatement la terre, est d'une substance compacte; la seconde est d'une substance poreuse; la troisième consiste en scories, qui tiennent de la nature de la pierre ponce; la quatrième est formée de

cendres volcaniques. Les laves, produites par chacune des douze éruptions, offrent les mêmes caractères.

Le docteur Gillan, en examinant le rocher où existent les laves de la première éruption, découvrit une excavation, et se convainquit que la substance du rocher étoit composée d'argile et d'un minéral ferrugineux. Ce rocher n'a jamais dû être exposé à une chaleur assez considérable pour fondre le fer; car, sans cela, entraîné dans le fond, par sa gravité spécifique, il eût laissé l'argile à la surface. Enfin, il s'assura que l'éruption des volcans étoit nécessairement postérieure à la formation de l'île. Elle renferme une foule

de substances qui n'ont jamais été soumises à l'action du feu , ou du moins n'en ont conservé aucune trace (1).

La chaîne des plus hautes montagnes de Madère , n'offre presque aucune apparence volcanique. Des nuages épais en environnent constamment les cimes , et servent d'a-

---

(1) Cette preuve n'est rien moins que certaine. On trouve souvent dans les laves incandescentes qui coulent de l'Etna , du Vésuve et d'autres volcans , après qu'elles sont réfroidies , des matières délicates que la chaleur la plus légère sembleroit devoir altérer. Faujas-St.-Fond en a tiré l'induction que les feux souterrains agissent d'une toute autre manière que ceux de nos fourneaux, ( *Note du traducteur.* )

imens à une multitude de ruisseaux. Leur antiquité est attestée par les abîmes profonds, par les crevasses que les eaux ont formées, à la longue, en coulant entre les rochers. On trouve dans les lits de ces ruisseaux des cailloux de diverses grandeurs, et de grosses masses arrondies de silex, semblables à celles qu'on trouve dans les ravins que parcourent les torrents des Alpes. Le sol des champs labourés et des pâturages, est absolument de la même nature que celui du continent, où l'on n'a jamais soupçonné l'existence des feux volcaniques.

Il faut encore observer qu'on n'a jamais vu à Madère, ni lave vitrifiée, ni aucune véritable pierre

ponce, circonstance qui prouve que les volcans n'y sont jamais parvenus au plus haut degré d'incandescence. Mais il est probable que les côtes de la baie de Funchal font partie d'un vaste cratère, dont le reste a été englouti dans la mer. En effet, les pierres bleues et polies, qu'on trouve sur cette côte, sont toutes des laves compactes. En second lieu, quand la mer est agitée, elle rejette sur le rivage de gros fragments de la même lave, et une grande quantité de lave poreuse, qui, par sa contexture, ressemble à la pierre ponce; mais elle est plus pesante et sans fibres. Enfin, le rocher de Loo, et l'endroit de débarquement qui est vis-à-vis, à l'ouest de la baie de Funchal, aussi bien

que le rocher sur lequel est bâti le fort *Sant-Yago*, sont évidemment les restes des flancs perpendiculaires et intérieurs d'un cratère, qui, jusqu'à présent, ont résisté à l'action continue des vagues; soit parce qu'ils sont mieux soutenus, soit parce qu'ils ont une force de cohésion plus considérable. Ils ne ressemblent en rien aux autres rochers qui avoisinent la côte.

On peut, d'après cela, considérer Madère comme le sommet d'une haute montagne, d'où ont été vomies, à plusieurs époques, beaucoup de matières volcaniques. Il est probable que la petite île de *Porto-Santo*, et les *Désertes*, faisant originaiement partie de Ma-

dère, en ont été séparées par une de ces convulsions.

La nature a beaucoup fait pour la défense de Madère. L'art y a encore ajouté. La capitale s'étend le long du rivage à environ trois quarts de mille, sur une profondeur d'un demi-mille. Quatre petits forts la protègent ; celui de *Sant-Yago*, exposé au feu des vaisseaux ennemis, par le peu d'élévation du terrain ; celui de *San-Lorenço*, régulièrement fortifié, où le Gouverneur fait sa résidence ; le *Château du Pic*, ainsi nommé à cause de sa position sur une haute montagne ; et celui du rocher de *Loo*.

Le rivage est, d'ailleurs, garni d'un parapet, long et fort bas, à angles saillans et rentrants, où l'on

a placé des canons de distance en distance. Des troupes de débarquement, protégées par le feu de plusieurs vaisseaux de ligne, triompheroient aisément d'un aussi foible ouvrage.

Les forces militaires de l'île, consistent en 300 hommes de troupes régulières, dont la moitié est infanterie, le reste sert dans l'artillerie, et 2000 hommes de milice que l'on rassemble de tems en tems. Les derniers, divisés en deux bataillons, s'habillent à leur frais, et portent l'uniforme. Il y a aussi 10 mille hommes de milice irrégulière, qui sont exempts de porter l'uniforme, et de faire l'exercice ; mais en récompense, ils font le service des garnisons, gardent les signaux, et ré-

T. I.

K.

parent les grands chemins. Ils sont répartis en trois régimens, commandés chacun par un colonel. Les régimens sont subdivisés en plusieurs compagnies, sous les ordres d'un capitaine et d'un lieutenant.

Les soldats, dont se composent les troupes régulières de Madère, sont en partie nés dans l'établissement portugais d'Angola, sur la côte d'Afrique. On les choisit parmi les plus lâches et les plus débauchés des habitans. Angola est, ainsi que Madère, au nombre des importantes conquêtes faites par les sujets d'un des royaumes les plus petits et les plus faibles qui existent aujourd'hui en Europe; mais ils étoient alors gouvernés par les

Princes les plus entreprenans dont l'histoire fasse mention.

Au bout d'une semaine, le *Lion* et l'*Indostan* eurent terminé leur approvisionnement, et ne voyant pas revenir le *Jackall*, ils lui laissèrent des instructions ; sir Erasme Gower lui donnoit ordre de se rendre, sans délai, à Praya, dans l'île Sant-Yago. Ils mirent à la voile le 18 octobre.

## C H A P I T R E IV.

Passage à l'île de Ténériffe. — Baie de Santa-Cruz. — Pic de Ténériffe. — Notice sur les Canaries. — Arrivée à Sant-Yago. — Départ du port de Praya.

NON loin des côtes d'Afrique, on voit plusieurs groupes d'îles et de rochers que les naturalistes considèrent comme ayant anciennement fait partie du continent.

En partant de Madère, et en faisant route vers le Sud, on voit d'abord un groupe de rochers appelés *les Sauvages*. Plus loin, sont ces îles fameuses auxquelles la richesse du territoire, la salubrité, la dou-

ceur du climat, ont fait donner par les anciens, le nom d'*Iles Fortunées*. Elles ont perdu cette pompeuse épithète, mais elles la méritent encore: on les appelle *îles Canaries*, et elles font partie des possessions de l'Espagne.

Après les Canaries, mais à une grande distance, on trouve les îles du Cap-Verd; elles tirent leur dénomination d'un cap du continent qui appartient, ainsi que les îles, au Portugal. L'une de ces îles est Sant-Yago. Mais pour donner au *Jackall* le tems de rejoindre l'escadre, et en même tems pour se procurer, à Ténériffe, de meilleur via que celui qu'il avoit été possible d'obtenir à Madère, sir Erasme jugea à propos de toucher d'abord

à Santa-Cruz , dans l'île de Ténériffe , l'une des Canaries.

Quoique l'on approchât du solstice d'hiver , il sembloit à l'équipage et aux voyageurs , que l'hiver s'éloignait d'eux. Les vents qui , depuis leur départ de Portsmouth , étoient variables , commencèrent à se fixer à l'est ; ils étoient dans la région des vents Alisés , si différens des autres enfans d'Eole qui sont l'emblème de l'inconstance.

On se sert , pour mesurer sur mer la route des vaisseaux , d'un instrument de bois plat , mince et triangulaire , nommé *lok*. Cet instrument , jeté dans les vagues , se tient sensiblement à la même place , tandis que le vaisseau s'éloigne ; on compte sur la corde qui le retient , le

nombre de nœuds qui se déroulent dans l'espace d'une ou plusieurs minutes. Les marins sont, d'après cela, en état de juger combien ils font de lieues à l'heure ; mais s'il existe un courant, le résultat du *lok* est nécessairement altéré. En se rendant de Madère à Ténériffe, l'escadre éprouva un de ces courans qui favorisoit sa marche, et l'accéléroit d'un tiers de mille par heure.

Le 20 octobre, c'est-à-dire, après deux jours de traversée, les gens du *Lion* apperçurent le Pic de Ténériffe à travers les nuages. On n'y arriva cependant que le lendemain après midi. Ce Pic, qui est la plus haute montagne de l'île, au niveau des terres les plus élevées de

l'ancien continent, ne répond pas, à mesure qu'on s'en approche, à l'idée qu'on avoit pu concevoir, de loin, sur son énorme hauteur. Les montagnes assez considérables qui en environnent la base, masquent son élévation. Un passager à bord du *Eton*, se rappela l'avoir vu du côté du Sud-ouest: il paroissoit sortir pépendiculairement du sein de l'Océan; trois rangs de nuages distincts, séparés par des intervalles égaux, sembloient lui servir de ceintures; la cime se perdoit dans la bande la plus élevée.

On voyoit au Sud, l'île nommée *la Grande-Canarie*; au Sud-est, la baie et la ville de *Santa-Cruz de Ténériffe*, à sept ou huit milles de *Punto de Nago*, qui n'est qu'un

rocher aride. Les autres montagnes sont couvertes, jusqu'à leur sommet, d'arbres et de verdure.

Le mouillage est détestable à Ténériffe. Pendant l'hiver, on ne jette point l'ancre, mais on se tient sous voile. Si l'on mouille, il faut employer les plus petits câbles possibles, et les laisser flottans.

La place est défendue par des forts et des batteries; la côte, hérisse de rochers, et battue par la houle, est inaccessible aux canots; mais il y a, fort avant dans la mer, un excellent môle, où les canots peuvent aborder en tout tems. La pointe de ce môle est défendue par quatre canons de bronze, et un fort carré en bon état. Les troupes régulières sont au nombre de trois

cents hommes ; tous les habitans en état de porter les armes, sont enrôlés dans la milice.

Outre ces obstacles que l'art et la nature ont opposés à une invasion, il est un danger plus grand pour des vaisseaux ennemis : presque jamais il n'y règne de vent de large ; s'ils manquent leur entreprise, il leur est impossible d'échapper au feu des batteries.

Toutefois ces dangers n'arrêtèrent point le brave amiral Blake, qui, en 1657, attaqua dans la rade, et détruisit entièrement, une flotte de gallions espagnols, d'une force presque égale à la sienne. Le vent, qui tout-à-coup changea de direction, lui permit de se retirer. Il est impossible de contempler les lieux

qui ont servi de théâtre à cette action, sans admirer le courage de l'amiral anglais.

Les vaisseaux en rade ne peuvent, d'après les réglemens du port, avoir de communication avec la terre, ni avant le lever, ni après le coucher du soleil. Il est également défendu de tirer des coups de canon le matin et le soir ; mais une petite frégate française qui étoit mouillée à Santa-Cruz, et portoit le pavillon tricolore, ne se conforma point à cet ordre.

On se procure, à Santa-Cruz, moyennant un prix raisonnable, du bœuf, du mouton, des cochons, des chèvres, de la volaille, des fruits, des légumes, le tout d'une bonne qualité. Le vin de Canarie est

meilleur et à plus bas prix que celui de Madère.

Plusieurs des voyageurs profitèrent de deux ou trois jours que l'on devoit passer à Santa-Cruz, pour descendre à terre et visiter une partie de l'île.

La ville de Santa-Cruz est agréablement située ; mais elle ne leur offrit ni une population aussi nombreuse, ni autant d'activité qu'on en remarque à Funchal. Ils y virent toutefois un môle superbe, des places commodes de débarquement, et un excellent quai ombragé de belles allées d'arbres ; des rues larges et élégantes, une fontaine décorée de statues de marbre, au milieu d'une place publique ; en un mot, des promenades charmantes.

Les

Les montagnes, au nord de l'île, sont escarpées, et portent en plusieurs endroits, des empreintes de volcans. Elles sont toutefois cultivées jusqu'à leur sommet : on y soutient la terre avec des parapets de maçonnerie qui forment plusieurs étages. On y recueille des haricots, du bled et des fourrages. Il croît dans les environs, beaucoup de plantes sauvages et odoriférantes ; quelques-unes exhalent une odeur forte et pénétrante. Le nopal, ou figuier d'Inde, que les Anglais nomment *poirier épineux*, porte un fruit qui est fort estimé dans le pays ; mais il n'est facile ni de le cueillir, ni de le manger. M. Hickey, l'un des passagers du *Lion*, qui se promenoit dans les monta-

T. 1.

L

gnes, rencontra un paysan qui eut la complaisance de l'aider à vaincre ces difficultés : il en cueillit un, après l'avoir enveloppé d'une touffe d'herbe, afin de se garantir des piqûres; ensuite il enleva adroitement l'écorce, et présenta la pulpe à l'Anglais, qui la trouva fort agréable. Ce fruit réunit à la fois le parfum de la figue, celui de la poire de beurré d'hiver, et la saveur du melon d'eau. (*Voyez dans l'atlas, la description et la figure de ce végétal, planche 3*)

D'autres passagers, suivant une route différente, firent une excursion à cheval, et visitèrent la capitale de l'île, *Saint-Christophe de Laguna*. Cette dénomination sembleroit faire croire qu'il y existe

un lac, une lagune ; cependant on n'y voit rien de semblable. Le gouverneur réside à Santa - Cruz ; mais les tribunaux siègent à St.-Christophe. Les prisons ne sont guère occupées que par des jeunes filles de la dernière classe de la société, qui y expient le crime d'inceste.

Les marchés étoient remplis de raisins rouges, et d'un petit nombre de raisins blancs. C'est cependant du vin blanc qu'on exporte, en général, de Ténériffe. La saison des vendanges est ici le tems de l'activité et des plaisirs.

Saint - Christophe est bâti sur une éminence, au milieu d'une vaste plaine; il contient plusieurs fontaines alimentées par des aqua-

ducs, qui y transportent les eaux des montagnes voisines. Ces aqueducs sont tout simplement des troncs d'arbres creusés.

Au fond d'un amphithéâtre que forment les montagnes sur la côte de la mer, est la ville d'*Orotava*, ou *Orotavia*; le port du même nom en est à une lieue de distance. C'est dans cette place que se fait le commerce de Madère. Des Anglais en sont seuls chargés.

On ne sauroit se faire une idée de la prodigieuse consommation de marchandises anglaises qui se fait dans toutes les contrées soumises à la domination de l'Espagne et du Portugal.

Quand on est à Orotava, on tente ordinairement de gravir le pic de

Ténériffe. Les voyageurs anglais avoient projeté de l'essayer ; mais ils étoient alors à la fin d'octobre, saison défavorable pour une semblable entreprise. Il régnoit, d'après le rapport des habitans, un froid insupportable dans les montagnes. Des raffales violentes de neige et de grêle arrêtoient les efforts des plus intrépides. Cependant les Anglais voulurent absolument en faire la tentative. Ils partirent, le 23 octobre vers midi, par un temps superbe. Ils traversèrent d'abord une riante vallée couverte de vignobles. Puis ayant gagné les flancs d'une montagne plantée de châtaigniers, ils gravirent cette hauteur, nommée dans le pays, la *Montagne Verte*.

Il leur fallut ensuite escalader une seconde montagne stérile et escarpée, en suivant un chemin bordé d'effrayans précipices. Le genêt d'Espagne, le cyathise rampant, des pins isolés ça et là, étoient les seuls végétaux qui s'offrissent à leurs yeux. Enfin ils arrivèrent auprès d'une source placée dans l'excavation d'un énorme rocher, ombragée par un pin solitaire. Celui des voyageurs qui montra le plus d'intrépidité, fut un ouvrier attaché à l'ambassade, nommé *Thibaut*, et natif de Turin. Comme son état étoit de fabriquer des instruments de physique, on le chargea de porter un baromètre, à l'aide duquel on espéroit déterminer la hauteur de la montagne, par l'a-

baissement correspondant du mercure. Thibaut, malgré le danger qu'il courroit, s'occupa, avec un soin extrême de la conservation de l'instrument. D'une main il le pressoit contre sa poitrine, de l'autre il serroit la bride de sa mule, à laquelle il laissoit suivre le chemin qu'elle jugeoit à propos.

Grâce à l'attention de Thibaut, le baromètre fut conservé, et les Anglais purent le soir s'assurer qu'ils s'étoient élevés à environ 6000 pieds (1) au-dessus de la ville. Quoique le tems fût couvert de

---

(1) Il faut déduire là-dessus  $1/12$  pour la différence du pied anglais au pied de France ; cela réduit la hauteur à 5,500 pieds. (*Note du traducteur.*)

brouillards , ils ne jouirent pas moins à cette hauteur ; une perspective étendue de terre et de mer s'offroit à leurs regards. Quelques instans auparavant le soleil brilloit encore ; mais il étoit déjà derrière le pic , et l'ombre de la montagne se projettant sur l'océan , formoit un spectacle non moins imposant qu'extraordinaire.

Cependant la montagne se chargea tout-à-coup de nuages. Des vents impétueux , marchant dans des directions opposées , et se combattant avec fureur , sortirent du fond des abîmes , qui étoient entre la véritable base du pic et la seconde montagne. On eût dit qu'ils s'exhaloient du sein d'immenses chaudières bouillonnantes.

Des excavations offrant tous les caractères de cratères volcaniques, se montroient dans toutes les parties de cette montagne ; la nuit s'approchoit ; la route devenoit de plus en plus difficile ; le froid étoit piquant ; les guides proposèrent de s'arrêter ; on voulut les encourager par des promesses et des menaces, mais ils refusoient de marcher. On les y contraignit enfin ; on marcha pendant près d'une heure ; mais on fit peu de chemin. Les voyageurs desiroient s'arrêter dans un lieu connu sous le nom de *la Estancia dos Ingleses*, c'est-à-dire, la halte des Anglais, ils comptoient y passer la nuit, et arriver le lendemain avant midi, sur le sommet du Pic ; mais ils en étoient encore fort

éloignés. La pluie tomba, le vent souffla avec plus de force; les guides voyant tous les pronostics d'une tempête, déclarèrent que si les voyageurs ne songeoient point à se mettre à l'abri, ils devoient s'attendre à une mort inévitale. Il y avoit justement dans cet endroit, un rocher dont la saillie les garantissoit tant soit peu du vent.

On adopta enfin ce dernier parti. Les voyageurs avoient apporté des provisions, mais ils n'avoient pu se procurer une tente. Ils allumèrent un grand feu avec des branches de cythise; ils se couchèrent sur des lits de genêts d'Espagne: rien ne les mettoit à couvert de la pluie. Le vent les incommodoit d'autant plus, que tantôt il éloignoit d'eux la

flamme de leur feu , tantôt il la pousoit contr' eux , au point qu'ils en avoient le visage tout brûlé.

A l'aube du jour , les voyageurs se levèrent , mais ils étoient trempés de pluie ; ils apperçurent de loin le sommet de la montagne qu'on appelle *Pain-de-sucre* , à cause de sa forme ; mais le cône tronqué sur lequel il repose , étoit enseveli au milieu de nuages épais qui , se succédant sans cesse , rouloient autour de lui , descendoient en tournoyant dans le creux des montagnes environnantes , et se brisant contre ces obstacles , versoient des torrens de pluie.

Quelques - uns des voyageurs abandonnèrent la partie , et prirent un des guides pour retourner à

Orotava ; mais le docteur Gillan , le docteur Scot , M. Barrow et M. Hamilton , l'un des officiers de *l'Indostan* , persévéchèrent dans leur entreprise. Le reste de la troupe tournoit avidement ses regards vers Orotava , à l'exception d'un enfant qui n'avoit guère plus d'onze ans (1) , et n'étoit découragé ni par les fatigues du jour précédent , ni par la mauvaise nuit qu'il avoit passée. C'étoit avec peine qu'il se voyoit obligé de se séparer des plus intrépides de ses compagnons , pour suivre la personne aux soins de qui il étoit confié.

Ceux des voyageurs qui retour-

---

(1) Le fils de M. Staunton.

noient

moient à Orotava, éprouvèrent dans la plaine un changement de température aussi grand que s'ils eussent été transportés tout-à-coup des régions glacées du Groënland, dans les latitudes brûlantes de l'Océan pacifique. Avant d'arriver à Orotava, ils traversèrent la ville haute, bâtie en pierre sur un terrain assez inégal. Ils mesurèrent, en route, un arbre remarquable, de l'espèce du sang-dragon (1), en comparaison duquel ceux de Madère, quels que beaux qu'ils soient, doivent être regardés comme de chétifs ar-

---

(1) *Dracana-draco*, végétal de la famille des liliacées, et qui a d'ailleurs beaucoup de rapport avec les aloès et les palmiers. (*Note du traducteur.*)

brissequaux. Son tronc, mesuré à la hauteur de dix pieds au-dessus du sol, avoit trente-six pieds anglais de circonférence. A la hauteur de quinze pieds, il se séparoit en une douzaine de branches qui s'écartoient régulièrement du centre, en suivant une direction oblique, comme les pédoncules d'une ombelle. Toutes ces branches avoient des proportions égales ; elles portoient seulement à leur extrémité, quelques feuilles épaisses, spongieuses, semblables à celles de l'aloès vulgaire, mais un peu plus petites. Suivant une tradition accréditée dans l'île, cet arbre existoit déjà il y a trois siècles, dans le temps de la conquête de Ténériffe.

par les Espagnols. Il servoit de bornes aux possessions qui l'entour-  
rent, et il a conservé la même des-  
tination.

Ceux des Anglais qui persistèrent dans leur dessein de visiter le Pic , gardèrent avec eux le second guide. Il était du petit nombre des descendants des Guanches , habitans origi-  
naires des Canaries , et qui en étoient seuls en possession lorsque les Espagnols en firent la conquête dans le 15<sup>e</sup>. siècle. Cet homme avoit tous les caractères distinctifs de sa race , les membres vigoureux , près de six pieds de hauteur ; il se tenoit très-droit , et quoiqu'il eût plus de soixante ans , sa démarche étoit en-  
core ferme et assurée. Les traits de son visage étoient fortement mar-

qués ; il avoit les sourcils hauts et arqués , les os des joues saillans , le nez aplati , et les lèvres presque aussi épaisses que celles des Nègres.

Les voyageurs gagnèrent bien-tôt le haut de la montagne sur laquelle s'appuie le grand cône. Comme cette hauteur est souvent couverte de neige , elle a valu à l'île entière le nom de *Nivaria* , que lui donnaient les anciens.

Il y a sur le plateau de cette même montagne , des masses énormes et irrégulières de laves noires. On n'y voit pas d'autres traces de verdure et de végétation , que quelques cythises solitaires dont les branches , faibles et languissantes , croissent çà et là dans les crevasses des rochers.

Déjà ils se trouvoient à deux mille pieds au-dessus de l'endroit où ils avoient fait halte pendant la nuit, lorsque les muletiers, découragés par le vent et la pluie, refusèrent d'aller plus loin, et voulurent retenir leurs mules. Il est vrai que le froid étoit on ne peut plus piquant ; la neige, à demi-fondue, geloit les mains, et les empêchoit de tenir les rênes. M. Hamilton fut renversé de cheval par un coup de vent. Le docteur Scott se perdit dans l'épaisseur des brouillards. M. Gillan ayant voulu le suivre, le vent poussa sa mule jusque sur les bords d'un abîme, où elle tomba ; . . . . mais heureusement, elle demeura engagée dans un creux rempli de cendres volcaniques.

M 3.

Les mules parurent s'entendre avec les conducteurs, pour refuser de marcher. Dans cette position, les intrépides voyageurs attachèrent leurs montures à des saillies de rochers, et s'avancèrent à pied le long d'une vallée qui monte, par une pente assez rude, au pied de la grande pyramide, d'où le Pic s'élançait comme d'un second cône ; mais, après beaucoup d'efforts, ils trouvèrent le chemin impraticable. L'ouragan redoublait de furie ; les gouttes de pluie tombaient toutes gelées, des difficultés insurmontables s'opposaient à ce qu'ils avançaient davantage. Le seul parti qu'ils eussent à prendre, étoit de revenir sur leurs pas. Dès que les chevaux et les mules eurent la tête

tournée du côté de la plaine, ils partirent au grand trot : on n'eut pas moins de peine à les retenir, qu'on n'en avoit eu d'abord à les faire avancer.

La descente dura trois heures, et les Anglais furent percés par des pluies continues. Le docteur Gillan se mit au lit dès son arrivée à Orotava ; quant à ses trois compagnons, ils firent, dans la soirée du même jour, partie d'un bal brillant.

Il n'est pas sans exemple qu'on arrive au sommet du Pic, lorsqu'on l'entreprend dans une saison propice. M. Johnstone, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, a fait, pendant l'été, un voyage à Ténériffe ; lui et sa com-

pagnie , s'étoient munis de tentes ; ils passèrent la première nuit dans le même endroit , à-peu-près , où nos quatre voyageurs avoient terminé leur course.

« Là , dit M. Johnstone dans sa relation manuscrite , nous cam-  
» pâmes sur un sol couvert de pierre-  
» ponce , bordé des deux côtés par  
» un ancien courant de laves. L'île  
» de la *Grande-Canarie* , que nous  
» voyions au sud-est , sembloit sor-  
» tir d'une immense plaine de glace  
» formée par les nuages. Vers  
» quatre heures du matin , le 1<sup>er</sup>.  
» d'août , la lune étant brillante , le  
» tems étant superbe , nous mon-  
» tâmes une sorte de petit sentier ,  
» sur la circonférence du grand  
» cône tronqué , lequel conduit au

» *Pain-de-sucre.* Le passage étoit  
» étroit et désagréable ; la pierre-  
» ponce cédoit à chaque instant  
» sous nos pas. Après une heure de  
» marche, nous arrivâmes à *Alta-*  
» *Vista.* Nous fûmes obligés d'esca-  
» lader la lave, en sautant d'une  
» pierre à l'autre ; enfin nous arri-  
» vâmes au *Pain-de-sucre*, et nous  
» ne nous reposâmes pas plus de  
» cinq minutes sur la base du petit  
» plateau, de crainte de nous ré-  
» froidir.

» Ensuite nous nous mîmes à gra-  
» vir le *Pain de-sucre.* C'est la par-  
» tie la plus rude du chemin ; elle  
» est presque à pic, et revêtue de  
» petites pierres-ponce, sur les-  
» quelles on glisse de moment en  
» moment ; il falloit, à toute minute,

» nous arrêter pour respirer. Il  
» n'étoit guère plus de six heures ,  
» quand nous atteignîmes le sommet  
» du *Pain de sucre*. Les nuages étoient  
» amoncelés à un mille et demi au-  
» dessous de nous. Ils étoient épais ,  
» et présentoient la plus singulière  
» apparence. On les eût pris pour  
» une immense étendue de mer gla-  
» cée et couverte d'une multitude  
» innombrable de montagnes de  
» neiges , au-dessus desquelles les  
» îles de la Grande-Canarie , de  
» Palma , de Gomera et de Fer ,  
» élevoient leurs têtes.

» Lorsque le soleil se trouva un  
» peu plus haut , les nuages dispa-  
» rurent , et permirent d'aperce-  
» voir la côte. On voyoit distincte-  
» ment d'Orotava , à l'aide de téles-

» copies, les pavillons que nous  
» avions déployés sur le Pic.

» Quand on est sur ce Pic, on  
» jouit d'une perspective sublime,  
» et sur-tout fort étendue; la vue  
» n'est interceptée par aucune hau-  
» teur. On embrasse toute la côte,  
» on peut juger de la topographie  
» de l'île entière. La côte nord-  
» ouest paraît bien cultivée; mais  
» celle du sud-est a un aspect af-  
» freux et stérile.

» Il y a sur le sommet du Pic une  
» excavation de quatre-vingt pieds  
» au moins de profondeur, où nous  
» descendîmes: nous y recueillîmes  
» du soufre dont toute la superficie  
» est couverte. Il y avoit des en-  
» droits, où nous ne pouvions res-  
» ter une minute, sans que la cha-

» leur souterraine se fit sentir à  
» travers nos souliers. Des tour-  
» billons de fumée sortent souvent  
» de cet endroit. Immédiatement  
» au-dessous de la surface du sol ,  
» est une couche d'argile rouge et  
» molle , si chaude , qu'on ne peut  
» y tenir la main. Dans cette exca-  
» vation , l'odeur sulfureuse est ex-  
» cessivement forte ; mais en de-  
» hors , on peut aisément la sup-  
» porter » .

M. Johnstone a trouvé à la base  
du *Pain-de-sucre* , des cavernes  
creusées au milieu de la lave ; quel-  
ques-unes étaient remplies d'une eau  
 limpide , extrêmement froide , et  
 même gelée sur les bords.

M. Johnstone a fait de plus des  
opérations trigonométriques , qui  
lui

lui ont donné 2,023 toises anglaises (1). Le chevalier de Borda a fait le même calcul avec le baromètre, et n'a trouvé que deux toises de différence.

La tempête qui avoit tant fait souffrir les Anglais dans leur excursion, s'étoit fait sentir avec non moins de violence dans la rade de Santa-Cruz. Plusieurs vaisseaux marchands éprouvèrent des dommages : l'*Indostan* perdit deux de ses ancrés.

Il y avoit autrefois sur la côte nord-ouest, un excellent port, nommé *Garrachica*, mais il fut comblé en 1704, par la dernière éruption du Pic, qui dura près de

---

(1) 1,668 toises, mesure de France.

deux mois. On voit aujourd'hui des maisons dans le même endroit où étoient autrefois des vaisseaux à l'ancre.

L'abondance des glaçes qui couvrent ces montagnes, met les habitans de la plaine à portée de rafraîchir leurs boissons ; on conserve la glace jusqu'à l'approche de l'été, dans des cavernes au pied du grand cône.

Dans ce pays, ainsi que dans toutes les possessions espagnoles, la religion absorbe un temps que l'on pourroit consacrer à l'étude et à des occupations lucratives. Les dames de distinction ne sortent guère que pour aller à la messe, à matines ou à vêpres. Les demoiselles restent

dans les couvens , et sont souvent sollicitées de prendre le voile.

L'histoire du jour étoit alors l'aventure d'une jeune personne qui avoit refusé d'être victime de la dévotion. Pendant le tems de son noviciat , elle eut occasion de connoître un jeune homme pour qui elle conçut des sentimens incompatibles avec l'état qu'elle alloit embrasser. Quoique les novices aient en apparence la liberté de changer de résolution , il leur est en général assez difficile de revenir sur leurs démarches ; aussi la jeune personne cacha-t-elle soigneusement son projet , et laissa faire tous les préparatifs du cérémonial qui devoit à jamais la séparer du monde.

Il est d'usage , en ces sortes d'oc-

N 2

casions, de laisser les portes du couvent absolument ouvertes, soit pour satisfaire la curiosité du public, soit pour feindre que celle qui va prononcer ses vœux est libre d'abandonner le couvent, ou d'y demeurer. Déjà, suivant l'usage, les parents et les amis de la demoiselle étoient rassemblés ; son jeune amant ne manqua pas de se mêler dans la foule des spectateurs. L'évêque prononça un sermon dans lequel il louoit le zèle de la victime, et l'exhortoit au courage. Mais à l'instant même où on lui disoit de se vouer à Dieu sans réserve, de renoncer à toutes les pompe du monde, à tous les liens du sang, ou de fuir pour jamais le lieu sacré qu'elle alloit habiter, elle tendit la

main à son amant, qui alla la recevoir, et tous deux disparurent, au grand étonnement des prêtres, des religieuses, des parens, des spectateurs, qui demeurèrent tout stupéfaits. L'heureux couple ne tarda pas de gagner un lieu sûr, où il reçut la bénédiction nuptiale (1).

L'évêque des îles Canaries réside habituellement dans la ville des Palmes (*la Ciudad de las Palmas*). Il emploie en actes de charité et de bienveillance, ses revenus, qui se montent à 10,000 l. st. par an (plus de 240,000 f.). Mais il n'en exerce pas moins avec rigueur les devoirs

(1) En Espagne, on peut se marier sans le consentement de ses parens. (*Note du traducteur.*)

de son état, et encourage l'assiduité des fidèles par un grand nombre d'indulgences qu'il distribue à ceux qui remplissent exactement les rites de l'Eglise espagnole, beaucoup plus sévère que celle de Rome.

Les affaires de commerce détournent fort peu les habitans de leurs pieux exercices. Les navires étrangers abordent rarement ailleurs qu'à Ténériffe. On exporte de Santa-Cruz environ 25,000 pipes de vin par an; ce sont des Anglais qui en prennent la plus grande partie, en retour des ouvrages de leurs fabriques. Les Américains en emportent le reste, en paiement du bled, des chevaux et du tabac qu'ils fournissent aux Canaries. Ce dernier article s'y introduit presque toujours en

contrebande, parce que le gouvernement, qui s'en est attribué le monopole, le vend excessivement cher. Il a également seul le droit de vendre l'*orchilla*, plante de la nature des *lichens*, dont on fait, dans la teinture, une belle couleur violette.

Le revenu que la couronne retire des Canaries, déduction faite des dépenses administratives, s'élève à environ 60,000 livres sterling. Les habitans souffrent plus des monopoles que des impôts proprement dits.

La culture des cannes à sucre a été autrefois plus en vigueur dans les Canaries, qu'elle ne l'est aujourd'hui.

En parcourant Ténériffe, le docteur Gillan y trouva plus de vestiges

volcaniques qu'à Madère. On voit beaucoup de lave compacte et porueuse ; mais c'est seulement dans le voisinage du Pic qu'on trouve des pierres-ponces et des laves qui ont subi un commencement de vitrification.

Toutes les maisons de cette île, le pavé des chemins, le pont qui existe entre *Santa Cruz* et *Laguna*, sont en laves compactes ; la chaux a dû être apportée des îles voisines.

Cependant l'aspect des montagnes est bien différent de celui qu'offrent les hauteurs produites par l'éruption des feux souterrains ; le sol est généralement un mélange d'argile, de sable et de terreau végétal. Il y a deux sortes de monta-

gnes, les unes évidemment volcaniques, les autres primitives et composées, soit d'argile dure, soit d'argile ferrugineuse.

La longueur de l'île de Ténériffe est d'environ 70 milles (un peu plus de 20 lieues); sa moindre largeur est de 22 milles (7 à 8 lieues); sa superficie est d'environ 1540 milles carrés (173 lieues carrées); on y compte 65 habitans par mille carré, ou 595 par lieue carrée. Le nombre des acres de terre est de 985,600, et celui des habitans, de 100,000 âmes. Ainsi chacun pourroit y posséder dix acres de terre.

On transporte annuellement un grand nombre d'habitans de Ténériffe dans les établissements espagnols de l'Amérique méridionale,

afin que le nombre des colons ne s'affoiblisse point. Les habitans pauvres de Ténériffe consentent volontiers à ces émigrations, car ils sont une partie de l'année sans que les travaux de la campagne réclament leurs soins ; il n'y a dans l'île entière qu'une seule manufacture : c'est une fabrique de soieries, où l'on ne fait que des bas. Le salaire des ouvriers s'élève à moins d'un schelling par jour. Le peuple ne mange que du pain de pommes-de-terre et de la morue salée ; cependant les maladies sont rares à Ténériffe ; on y cite beaucoup d'exemples de longévité.

La race des Guanches, ou naturels, est presque entièrement détruite. Ce n'est pas qu'elle ait eu à

subir de ses vainqueurs, les traitemens barbares qui ont tant fait souffrir les infortunés Américains; mais une nation peu éclairée ne saurait manquer de dépérir à côté de celle qui est plus avancée dans la civilisation. Le gouvernement espagnol accorde au peu de Guanches qui survivent, une petite pension, pour indemnité de la soumission de leurs ancêtres. Ils mettent de l'orgueil à la réclamer exactement. On trouve souvent dans les cavernes des montagnes, des momies de Guanches, enveloppées dans plusieurs peaux de chèvres, et parfaitement bien conservées.

Le serin de Canarie (1) est gri-

---

(1) *Fringilla Canaria. Linna.*

sâtre ; à mesure qu'il vieillit, il lui pousse des plumes jaunes sous le cou. Les serins qu'on vend ordinairement en Angleterre, viennent d'Allemagne, où l'état de captivité a altéré leur plumage ; leur chant est beaucoup moins agréable que celui du serin sauvage des Canaries.

Ténériffe n'est pas la plus grande de ces îles, mais elle en est la plus populeuse et la plus fertile.

La Grande-Canarie renferme quarante mille âmes ; l'île des Palmes, trente mille ; celle de For-teventura, dix mille ; celle de Lan-cerote, huit mille ; celle de Gomera, sept mille, et l'île de *Fer*, ou de *Ferro*, quinze cents. Cette île de Fer étoit autrefois très-importante pour les géographes et les marins.

GR

On comptoit les degrés de longitude à partir de son premier méridien ; mais depuis qu'il s'est établi des observatoires renommés en Angleterre et en France , on ne les calcule plus que d'après le méridien de Greenwich , ou celui de Paris.

Le 27 octobre, *le Lion* et *l'Indostan* partirent de Santa-Cruz. Ils mirent le cap sur le port de Praya, dans l'île Sant-Yago. Favorisés par la mousson d'est , ils franchirent rapidement cette région du globe qui sépare la zone tempérée de la zone torride , que les anciens réputoient inhabitable. Ils faisoient cinquante lieues par jour.

Le 1<sup>er</sup>. novembre , ils eurent connoissance de Bonavista , l'une des îles du Cap-Verd. On remarqua

en passant, dans la partie nord-est de cette île, une montagne que sa forme, qui est celle d'un cône tronqué, annonce avoir été le siège d'un volcan. La bande sud-est étoit hérissée de rochers. Elle n'offroit pas la moindre trace d'habitation ni de culture.

Le 2, ils aperçurent l'île de *Mei*, dont la pointe nord-est, couverte de sable blanc, et presque au niveau de la mer, échappe quelquefois, pendant la nuit, aux regards des marins.

Le lendemain, à 6 heures du matin, l'on découvrit l'île de Sant-Yago ; à midi, *le Lion* jeta l'ancre dans le port de *Praya*.

Cette baie, située par 14 d. 56' de latitude nord, et 23 d. 29' de

longitude occidentale, a été long-  
tems fréquentée par les vaisseaux  
destinés pour l'Inde. Ils venoient y  
prendre des rafraîchissemens. La  
côte fourmille de poissons; un seul  
coup de filet suffit au repas de tout  
l'équipage du vaisseau.

Le sol de l'île paroissoit noirâtre,  
mais la verdure des cocotiers et des  
dattiers, lui donnoit un aspect assez  
agréable. Cependant, lorsque les  
canots eurent abordé, une figure  
qui ressemblloit plutôt à un spectre  
qu'à un homme, donna aux voya-  
geurs une triste idée de ce pays.  
C'étoit un matelot anglais qui avoit  
servi sur un vaisseau de la compa-  
gnie hollandaise des Indes, et qui,  
par un accident quelconque, étoit  
resté à Sant-Yago.

O 3

Cet homme rapporta qu'une famine horrible régnoit dans l'île ; depuis trois ans , il n'y étoit pas tombé de pluie, ou si peu , que la plupart des rivières étoient absolument desséchées ; la majeure partie du bétail avoit péri , faute d'eau et de pâtrages ; plusieurs habitans avoient abandonné l'île , les autres languissent de faim. L'aspect du narrateur ne confirmoit que trop la vérité de son récit. Sans argent , sans emploi , il avoit été obligé de vendre presque toutes ses hardes, afin de se procurer quelques racines pour vivre. Les navires anglais qui avoient depuis quelque tems abordé au port de Praya , avoient refusé de le prendre , parce qu'il avoit passé dans un service étranger.

On voit à l'extrémité de la plage sablonneuse, sur la droite de Sant-Yago, à côté d'un rocher, au pied d'un plateau élevé, les ruines d'une chapelle catholique qui paroît avoir été fort élégante; elle fut probablement élevée par les soins de quelque personne pieuse échappée à un naufrage. Le délabrement où se trouvoit, dans une colonie portugaise, un édifice de ce genre, n'étoit pas une foible preuve de la désolation qui régnoit dans l'île.

La ville de Praya, si toutefois on peut lui donner ce nom, est située sur le plateau dont nous venons de parler, et qui a près d'un mille de long, sur un tiers de mille de large; elle renferme une centaine de très-petites maisons d'un seul étage,

construites en bois, et bâties de distance en distance. Elle possède un fort, ou une batterie, aux trois-quarts ruinée. Le peu de canons qui défendent les remparts, sont rongés par la rouille, et placés sur de misérables affûts. Les milices de Sant-Yago consistent en trois régimens de sept cents hommes chacun, dont la plupart des officiers sont ou nègres ou mulâtres. Le plus bel édifice de l'endroit, est la prison ; ensuite c'est l'église ; elle étoit desservie par un prêtre mulâtre très-foncé, c'est — à dire, fils d'un nègre et d'une femme blanche.

Le gouverneur demeure dans une petite baraque de bois, à l'une des extrémités de la plaine, d'où l'on découvre la baie et les vais-

seaux en rade. L'ambassadeur fut reçu avec tous les honneurs dûs à son rang ; le gouverneur alla le recevoir à une grande distance de sa maison, et l'y conduisit. Dans ces sortes d'occasions, il est d'usage d'offrir du vin et d'autres rafraîchissements ; mais la disette occasionnée par la sécheresse, ne l'excusa que trop bien de manquer à ce cérémonial.

Il seroit difficile d'expliquer les causes de cette révolution opérée tout-à-coup dans l'atmosphère, qui a ravagé les îles du Cap-Verd, et les parties voisines du continent de l'Afrique. Quelques végétaux florisoient néanmoins au milieu des sables brûlans. Le grand *esclépias*, rempli d'un jus laiteux et corrosif,

étoit en fleurs. Un autre arbre ne paroissoit pas non plus avoir souffert de la sécheresse : c'étoit le *jatropho-curcas* (1), que les colons français des Antilles nomment, avec raison, le *bois immortel*, et qu'ils plantent autour de leurs habitations, pour leur servir de limites.

On cultivoit encore avec assez de succès, dans les vallées exposées à l'ombre, de petites plantations d'indigo, ou des pieds de cotonniers. La sensitive (*mimosa sensitiva*), abondante dans ce pays, et qui y vient à la hauteur d'un arbre, ne sembloit pas languir. Dans quelques endroits,

---

(1) Plante de la famille des euphorbes, qui, en général, se plaisent dans les lieux secs. (Note du traducteur.)

on voyoit des *annonas*, ou pommes-sucrées, très-verds, et des lataniers superbes.

On trouva dans un enfoncement, derrière Praya, et à un mille et demi de distance, un arbre vigoureux qui, par sa grosseur, pouvoit être considéré comme une espèce de phénomène. Il appartenloit à l'espèce que les naturalistes ont appelée *adansonia*, mais plus connue sous le nom de pain-de-singe. Les natifs de Sant-Yago l'appellent *kabisera*; d'autres Africains, le *baboab*. Le tronc de cet arbre, mesuré à sa base, avoit cinquante-six pieds de circonférence. Il se divisoit brusquement en deux branches énormes (1),

---

(1) Ne seroit-il pas, comme le fameux

dont l'une s'élevait perpendiculairement , et avoit quarante - deux pieds de grosseur ; l'autre, environ trente-six. On voyoit , non loin de là , un autre arbre de la même espèce , mais dont le tronc , qui n'avoit que trente-huit pieds de circonférence , étoit bien peu considérable , en proportion de l'autre.

Les plaines de cette île , naguère fécondées par des pluies régulières , où prospéroient des cannes à sucre , des bananiers , n'offroient presque plus de traces de végétation.

---

châtaignier de Sicile , le *castagno-difcenti cavalli* , composé par la réunion de deux troncs d'arbre ? L'inspection de la planche gravée , me donne lieu de le croire. ( *Note du traducteur.* )

Le secrétaire du gouverneur invita plusieurs des voyageurs à aller voir son jardin, à deux milles de Praya. Ils furent très-agréablement surpris d'y voir un joli ruisseau, ombragé par un figuier superbe, et dont la source étoit cachée au milieu des rochers voisins. Toutes les plantes qui croissoient au bord de ce ruisseau, étoient on ne peut pas plus belles; on y voyoit le manioc ou la cassave, dont la racine renferme un suc qui est un poison mortel, tandis que cette même racine, dont on a eu soin d'exprimer le suc, est un aliment salutaire. On vend en Angleterre, sous le nom de *tapioca*, le sédiment de ce suc vénéneux. Il est employé en médecine.

Malheureusement le cours du ruisseau n'étoit pas très-long. Il tomboit dans un creux , et ne pouvoit pas servir à l'arrosement des terrains environnans. Il fournissoit une ressource aux habitans à cette époque désastreuse. Le bétail des environs s'y désaltéroit ; ses bords étoient couverts d'une telle quantité de linge qu'on y avoit lavé , et qu'on avoit étendu pour le faire sécher , que l'on eût pris cet endroit pour une blanchisserie. Le secrétaire du gouverneur avoit encore dans son jardin un énorme cocotier couvert de fruits. Les noix de cocos viennent toujours à l'extrémité du tronc , d'où partent aussi les longues feuilles. Le tronc de ces arbres ne ressemble pas à celui des

autres ; il tient plutôt de la nature des roseaux ; on voit, de distance en distance, des nœuds ou cercles proéminents. Pour cueillir les cocos, un nègre monte au haut de l'arbre, à l'aide d'une corde garnie de nœuds.

Ce fruit est tapissé intérieurement d'une substance blanche assez solide et d'une saveur exquise, mais difficile à digérer. On y trouve de plus un lait clair, aigrelet et très-rafraîchissant. La coque de ces noix est si dure, qu'on en fait des gobelets imperméables aux liquides qu'on y dépose. L'écorce fibreuse qui enveloppe la noix sert à faire des cordes.

Les voyageurs firent de là une excursion dans l'intérieur du pays,

T. I.

P.

et visitèrent l'ancienne capitale , qui porte le même nom que l'île. Elle est située au fond d'une vallée profonde qui semble être l'ouvrage d'un torrent. On voit des deux côtés les ruines de plusieurs édifices importans. Des fragmens de lustres de cristal sont encore suspendus aux plafonds de quelques-unes de ces maisons , et en attestent l'ancienne magnificence. Il n'y reste plus aujourd'hui qu'une demi-douzaine de familles.

Les Anglais rencontrèrent , dans cet endroit , un portugais , pour qui l'un d'eux avoit des lettres de recommandation. Il leur fit l'accueil le plus bénévole. Il leur donna un repas où l'on servit toutes les espèces de fruits qui croissent

sous les tropiques. Ils provenoient d'un jardin que traverse la rivière de Sant-Yago. Ce respectable portugais leur dit que *Brava*, autre île du Cap - Verd, valoit beaucoup mieux pour la relâche des vaisseaux ; qu'on pourroit y trouver un meilleur mouillage, de plus grandes provisions d'eau et de vivres qu'à Sant-Yago. Cette île possède trois ports ; mais celui de *Puerto-Ferreiro*, au Sud-ouest, est le plus commode pour les gros vaisseaux. Sir Gower qui, de son côté, a recueilli des renseignements semblables, conseille aux navigateurs d'en faire l'essai.

Au reste, toutes les îles du Cap-Verd étoient affligées de la même sécheresse. Elles sont au nombre

de vingt ; leur population s'élève à 42,000 habitans ; Sant-Yago en renferme 12,000, Bonavista, 8,000, l'île de Mai, 7,000 ; celle de Saint-Nicolas, la plus agréable de toutes, et la résidence de l'évêque, 6,000, Sant-Antonio, 4,000, Santo-Phe-lippo-de-Fuego, remarquable par un volcan qui vomit sans cesse de la fumée, 4,000 ; Brava, 5,000, et les autres sont encore moins peuplées.

L'île de Sant-Yago est, d'après les remarques du docteur Gillan, la seule qui ait conservé quelques vestiges d'une origine volcanique,

Tandis que le *Lion* et l'*Indostan* mouillaient dans la baie de *Praya*, il y vint plusieurs navires de l'Inde, dont un fixa particulièrement l'at-

tention des Anglais. C'étoit le même vaisseau qui porta jadis le nom de *la Résolution*, et devint si fameux par les voyages qu'y fit le capitaine Cook (1). Les équipages de ces navires dunkerquois étaient, en grande partie, anglais ; leurs marchandises sortoient des manufactures de la Grande-Bretagne. Nous conjecturâmes qu'ils appartennoient à des armateurs anglais, et qu'ils alloient, sous pavillon français, commercer

---

(1) Ce fut sur ce bâtiment qu'il exécuta son second et son troisième voyage. Ces deux voyages seulement embrassent un espace de neuf années consécutives, depuis 1772, jusqu'en 1780. (Note du traducteur.)

avec les Espagnols des côtes du  
Chili et du Pérou.

La baie de Praya étoit encore intéressante pour les Anglais, en ce qu'elle avoit été, quelques années auparavant, le théâtre d'un combat célèbre entre l'escadre anglaise, commandée par le commodore Johnstone, et l'escadre française, sous les ordres de M. de Suffren. L'amiral français viola le droit des gens, en attaquant des vaisseaux ennemis dans un port neutre. Il eut cependant, quelque tems après, dans l'Inde, une entrevue avec un commissaire anglais; il se plaignit de la conduite de l'amiral anglais, qui avoit souffert que l'on prit un petit navire français dans le port danois de Tranquebar, sur la côte de Co-

romandet. Le commissaire crut devoir lui rappeler l'exemple que lui-même avait donné à Praya. M. de Suffren répondit que « le petit bâtiment étoit de si peu d'importance, qu'il ne valoit pas la peine qu'on enfreignit les lois de la guerre ». Telles sont les maximes de la politique.

Les Portugais entretiennent peu de forces militaires à Sant-Yago ; au lieu d'en tirer des revenus, ils sont obligés d'y faire passer de l'argent. La traite des noirs, principal commerce de cette île, est faite exclusivement pour le compte de la couronne ; les habitans n'ayant aucune communication régulière avec les autres pays, dépendent absolument, pour les productions

qui leur sont étrangères , des vaisseaux qui relâchent fortuitement dans leur port. Comme ils ont peu d'occasions de faire usage de l'argent , ils en font peu de cas ; aussi préfèrent-ils troquer ce qu'ils possèdent contre du bled ou des étoffes , que de le vendre à prix d'argent.

Les vaisseaux étoient à Praya depuis cinq jours , et le *Jackall* ne venoit point. Il fut en conséquence décidé que l'on continuerait le voyage sans lui ; les deux bâtimens appareillèrent de Sant-Yago , le 8 novembre.

## CHAPITRE V.

Passage de la ligne. — Navigation dans l'Océan atlantique. — Port, ville et pays de Rio-Janeiro. — Fausse politique du gouvernement portugais à l'égard du Brésil.

VERS l'équateur, le continent de l'Afrique présente un renflement qui s'étend à l'Occident plus que toutes les autres parties. L'Amérique méridionale, au contraire, ne se rapproche nulle part autant de l'est que vers les parages de la ligne. Ainsi, la mer atlantique se trouve, en cet endroit, resserrée dans une capacité plus étroite, et comme les vents soufflent constam-

ment de l'est dans ces parages, des vaisseaux peuvent avoir été poussés des côtes de l'ancien continent, sur celles du nouveau monde (1).

Les vents de cette partie de l'Océan, sont très - favorables pour aller sur la côte d'Amérique; aussi un grand nombre des vaisseaux qui se proposent de doubler le Cap de Bonne-Espérance, vont se pourvoir de rafraîchissements sur la côte du Brésil. *Le Lion et l'Indostan* se

---

(1) M. Staunton paroîtroit induire de-là que l'Amérique a été peuplée par les Africains; mais il existe une différence si frappante entre les habitans des deux contrées, que l'opinion de ceux qui font descendre les Américains des Malais de la mer du Sud, me paroît plus probable. (*Note du traducteur.*)

dirigèrent en conséquence sur le port de Rio-de-Janeiro, autre province du Brésil, soumise au Portugal, et dont St.-Sébastien est la capitale.

Sir Erasme Gower prit les plus sages précautions pour conserver la santé des équipages, et il y réussit si bien, qu'il eut le bonheur de ne pas perdre un seul homme. Des fumigations, des ventilateurs renouvelaient l'air des entrepôts : les hardes et les hamacs étoient, à des heures fixes, portés sur le pont, et y demeuroient exposés à l'air.

La direction constante des vents alisés, donne du repos aux matelots ; mais pour les détourner de l'oisiveté, on leur faisoit prendre un exercice modéré et salutaire ;

on les employoit à nettoyer toutes les parties des bâtimens ; on leur faisoit convertir de vieux câbles en fil de carret , coudre des voiles neuves , réparer celles qui étoient usées. Quelques - uns raccommo- doient leurs habits et ceux de leurs camarades.

Dans ces heureuses dispositions , les matelots se préparèrent aux réjouissances qu'on a coutume de faire quand on passe la ligne. Cer- tes , la première fois qu'un vaisseau européen pénétra dans un autre hémisphère , cet événement dut ex- citer l'enthousiasme parmi ceux qui en étoient témoins. L'heureux commandant de ce navire encou- ragea sans doute ses subordonnés à partager son allégresse. D'ailleurs ,

ces

ces hommes, d'une classe inférieure, qui ne connoissent guères de la vie que les travaux auxquels elle les condamne, ne manquent aucune des occasions où il leur est permis de jouir d'un instant de bonheur et d'indépendance.

Voici quels furent les amusemens de l'équipage du *Lion*, quand il passa la ligne. Un matelot d'une haute stature, et d'une démarche imposante, prit un costume qui étoit censé être celui du dieu de la mer. Ce nouveau Neptune, armé d'un trident, ayant tous ses habits trempés de l'élément soumis à sa puissance, parut tout-à-coup à la proue du vaisseau, comme s'il fût sorti du sein de la mer, et demanda, d'une voix éclatante, quel étoit le

T. I.

Q

vaisseau qui osoit entrer dans ses domaines.

A l'instant, lord Macartney, sir Erasme Gomer, les officiers et les passagers qui s'étoient assis sur le gaillard d'arrière, se levèrent tous et satisfirent la divinité, en lui disant le nom du bâtiment et l'objet de son voyage.

Neptune, suivi d'un cortège dont l'accoutrement bizarre répondoit au sien, s'avança vers son excellence d'un pas majestueux, lui fit un compliment, et lui offrit un poisson nouvellement pêché, comme pour faire hommage des productions de ses domaines.

Le dieu de la mer fut accueilli avec un profond respect, et tous les spectateurs lui firent des lar-

gesses, ainsi qu'à ses compagnons. Ces dons volontaires, de la part des personnes qui avoient déjà passé la ligne, étoient rigoureusement exigés de celles qui n'avoient point encore fait ce voyage. Ceux qui refusent d'acquitter un pareil tribut, sont forcés de se soumettre à une cérémonie plus divertissante pour les spectateurs que pour celui qui joue le principal rôle (1).

---

(1) C'est ce qu'on appelle le *baptême de la ligne*. Les matelots et soldats qui ne veulent ou ne peuvent pas donner d'argent, sont plongés dans une cuve, ou inondés de seaux d'eau. On lit dans le Voyage de Barrington à Botany-Bay, que le cuisinier du vaisseau, qui prenoit fort mal ces plaisanteries, fut attaché à une corde, et plongé deux ou trois fois

Un grand repas, accompagné de la musique d'une cornemuse et de copieuses libations, termina la fête.

L'équateur fut traversé par 25 degrés de longitude à l'ouest de Greenwich, avec un vent frais du sud-est.

Tous les vaisseaux que l'escadre rencontra dans cette partie de l'Océan, étoient portugais. Ils faisoient le commerce intermédiaire entre

---

dans la mer. On savonne aussi les condamnés avec du goudron et du suif; un morceau de bois ou un vieux fragment de cercle de fer, sert de rasoir. On pratique la même cérémonie au tropique du Cancer, quand les bâtimens se rendent aux Antilles. (*Note du traducteur.*)

les possessions du Portugal sur la côte d'Afrique, et sa riche colonie du Brésil. On eût dit que cette nation étoit souveraine des deux côtés de la mer atlantique.

On aperçut peu d'oiseaux, dans ce passage, et l'on ne fut pas fort heureux à la pêche. Les matelots harponnèrent cependant un requin long de vingt-deux pieds. En le disséquant, on ne lui trouva pas de poumons. L'intérieur de sa poitrine sembloit n'être qu'un péricarde, ou une enveloppe osseuse du cœur. Les cinq évents qu'il avoit derrière la tête, communiquoient avec les *branchies* placées auprès des mâchoires. On prit encore à la ligne un dauphin qui, en expirant, changea plusieurs fois de

Q 3

couleur. De jaune, il devint insensiblement bleu, et ensuite pourpre.

· Ce fut en vain que l'on chercha le banc d'*Abrulhos*, que les géographes ont placé sur leurs cartes, d'après l'autorité de l'amiral Anson, et de plusieurs capitaines de la compagnie des Indes. Le 29 novembre, les pilotes sondèrent, et trouvèrent le fond à 33 brasses, par 22 degrés de latitude sud. Bien-tôt après, l'on aperçut la côte du Brésil, à dix lieues de distance. Ainsi la traversée de Portsmouth en cet endroit, y compris dix-neuf jours de relâche à Madère, à Ténériffe et à Sant-Yago, fut faite en deux mois moins un jour.

La terre que l'on apercevoit, étoit voisine de l'île de Frio. Cette

île est peu éloignée d'une autre ; il y a entr'elles un canal qui n'offre aucune espèce de danger.

Le capitaine Mackintosh conseille aux marins qui veulent toucher au port de Rio-Janeiro, de ne pas longer la côte, mais de faire douze ou quatorze lieues entre le S. O. et le S. O. & O.

L'entrée du port de Rio-Janeiro se développe quand on aperçoit le fort de Santa-Cruz et le fort *Lucia*, placé vis-à-vis ; le canal qui conduit dans la rade, a un mille de largeur. Les vaisseaux, même portugais, ne peuvent passer devant le fort, avant d'en avoir obtenu la permission du vice-roi, auquel le capitaine est obligé d'envoyer un canot avec une déclaration écrite, où sont

détaillés le nom et l'état du vaisseau, sa force, sa destination, les objets dont il a besoin. Les gens de l'équipage ne peuvent aborder en aucun autre lieu qu'à l'*Embarcadère*, vis-à-vis le palais du vice-roi. Les étrangers qui vont à terre, sont escortés par un officier ou par un soldat. On observe plus rigoureusement encore ces précautions pour les navires marchands, que pour les vaisseaux de guerre.

Le port intérieur est formé par une île nommée l'*Île-des-Serpents* (*Ilheo-dos-Cobras*). Il s'y trouve des quais pour le radoub des vaisseaux. Le rivage est couvert de villages et de plantations florissantes. L'horizon est terminé par un vaste amphithéâtre de mont

tagnes boisées jusqu'à leur sommet.

La ville St. - Sébastien de Rio-Janeiro , est située à 4 milles à l'ouest du port. Le palais du vice-roi est au milieu. Un couvent de Bénédictins , et un fort qui domine la ville , sont à l'extrémité de la pointe , du côté du havre , vis-à-vis de l'Île-des-Serpents. Il y a sur cette île un arsenal , des magasins , des chantiers ; le mouillage est excellent tout au tour de cette même île.

Depuis quelques années , Rio-Janeiro a éprouvé des embellissements considérables. Un grand nombre de maisons sont en pierre de taille. Les rues sont droites et bien pavées. Les artisans de la même

profession occupent tous le même quartier. Un aqueduc d'une étendue considérable, soutenu, dans les vallées qu'il traverse, par un double rang d'arches placées les unes au-dessus des autres, alimente sans cesse les fontaines publiques. Des gardes placées autour de ces fontaines, maintiennent la police parmi ceux qui viennent y puiser. La fontaine de l'Embarcadaire fournit de l'eau aux vaisseaux, par le moyen de longs tuyaux de *canevas*, ou grosse-toile.

Rien n'indique mieux l'opulence et la prospérité de cette ville, que le grand nombre de ses boutiques, de ses magasins et de ses marchés. On y voit une multitude de produits de l'industrie anglaise ; c'est ce qui

a fait dire que la richesse du Portugal et de ses colonies, tournoit presque entièrement au profit de l'Angleterre.

Plusieurs des édifices sont bâtis en granit : c'est avec la même matière que l'on a construit un quai superbe en face du palais ; on la tire des carrières des environs.

La position de cette ville en rend le séjour mal-sain. Elle est au milieu d'une plaine ; excepté du côté du port, elle est entourée de hautes montagnes et d'épaisses forêts. Il en résulte que non-seulement la circulation de l'air est interceptée, mais que toutes les matinées et toutes les soirées sont nécessairement humides. Les vapeurs aqueuses que le soleil élève pendant le jour,

se condensent le soir , et retombent en brouillards ou en pluie très-fine. Ajoutez à cela l'eau stagnante des marais du voisinage , et vous connoîtrez la cause des fièvres putrides et intermittentes qui y règnent. L'affreuse maladie de peau nommée *éléphantiasis* , n'y est pas très-rare.

Des nuées de cousins et de moustiques , tourmentent aussi les étrangers ; mais quand ils y ont fait quelque séjour , ils en sont beaucoup moins incommodés ; ces insectes ayant épuisé les sucs qu'ils aiment , ne leur font plus autant de piqûres.

Un autre inconvenient plus grave que la piqûre des moustiques , c'est le bruit insupportable que font , pendant

pendant la nuit, les voitures. Lord Kaims a dit très-plaisamment, que les Portugais construisent les roues de leurs chariots et de leurs carrosses, comme s'ils vouloient chasser l'esprit-malin par le bruit aigre et étourdissant qu'elles produisent.

Toutes les classes de la société ont, à Rio-Janeiro, un goût décidé pour la joie et les plaisirs. On y compte trois couvents d'hommes et deux de femmes; mais il s'en faut que l'on y pratique l'austérité convenable à de pareilles institutions. Autrefois, les moines établis dans ce pays, étoient spécialement chargés de convertir les Indiens: ils ont renoncé à cette entreprise, et en abandonnent toute la gloire et

T. I.

R

toutes les peines à un petit nombre de missionnaires italiens.

Les religieuses de Rio-Janeiro reçoivent avec beaucoup d'enthousiasme les étrangers qui viennent les voir à la grille. Ce ne sont cependant pas les écrits des philosophes qui ont, dans ce pays, perverti les moines. Ces ouvrages ne sont point traduits dans la langue nationale, peu de Portugais connaissent un autre idiome que le leur. Deux libraires seulement sont établis à Rio-Janeiro ; ils ne vendent que des livres de médecine et de dévotion.

À surplus, toutes les pratiques extérieures du culte sont multipliées et rigoureusement observées dans cette ville. À toutes les heures

du jour, le son des cloches, et même quelquefois le bruit des pétards, annoncent la célébration de quelque solennité. Des processions remplissent les rues après le soleil couché. A tous les coins de rues, on voit, dans une niche vitrée, une image de la Vierge Marie, à laquelle les passans ne manquent pas de témoigner leur vénération.

Les hommes du peuple sont vêtus d'un manteau; ceux de la moyenne classe et d'un rang élevé, ne sortent jamais sans épée. Les dames ont la tête nue, et leurs cheveux flottent en longues tresses ornées de rubans et de fleurs. Leurs yeux sont noirs et vifs, leurs traits on ne peut plus animés.

Le soir, elles s'asseyent auprès

R 2

de leurs fenêtres ou sur leurs balcons : elles aiment passionnément la musique, et jouent du clavecin ou de la guitare. Si par hasard, un étranger s'arrête pour écouter, il n'est pas rare que le père, le mari ou le frère de la musicienne s'avancent vers lui, et l'invitent poliment à entrer. Souvent aussi, les dames changent leurs bouquets de fleurs contre ceux des cavaliers qui passent sous leurs fenêtres. Peu d'entre elles prêtent à la médisance ; mais quelques-uns d'entre les hommes sont accusés de goûts dépravés et contre nature. La comédie, l'opéra, les bals masqués sont au nombre des innocens plaisirs que recherchent les deux sexes. Un jardin public, à l'une des extrémités

de la ville , sur le bord de la mer , est le rendez-vous de la bonne compagnie. Après la promenade , on soupe dans des cabinets particuliers. Des concerts ou des feux d'artifice , ajoutent aux charmes du repas.

Ce jardin est orné de gazon , d'espaliers , de parterres , d'allées de beaux arbres , de berceaux entrelacés de fleurs , de jasmins et de plantes odoriférantes. Vers le milieu , est une fontaine qui jaillit d'un rocher artificiel. Deux alligators , ou crocodiles d'Amérique , d'une sculpture délicate , versent de l'eau dans un réservoir de marbre , où paroissent se jouer divers oiseaux aquatiques de bronze. Il y a , à peu de distance de là , une

imitation parfaite du *papayer* (1). Cet arbre est en feuilles de cuivre verni. Falloit-il employer tant d'art et tant de frais pour imiter un arbre naturel au climat, et dont la végétation est très-rapide?

Une jolie terrasse de granit règne du côté où le jardin donne sur la mer; aux deux extrémités sont deux pavillons d'été. Les plafonds de ces édifices sont ornés de diverses peintures.

On y voit représentée la pêche de la baleine, qui se faisait autrefois sur les côtes du Brésil; toutes sortes d'oiseaux et de poissons

---

(1) *Carica-papaya*; végétal de la famille des cucurbitacées, mais dont le port a quelque ressemblance avec les palmiers. (Note du trad.)

du pays y sont figurés en coquillages ou en plumes. Sur les murailles, sont des tableaux qui offrent le spectacle des mines d'or et de diamans, ainsi que les travaux de l'exploitation, la récolte des cannes à sucre, la fabrication du sucre, la récolte de la cochenille, la préparation de la belle couleur de ce nom, la culture du manioc, du riz, du café, de l'indigo, etc.

Il y a, tout auprès de la ville, un autre jardin originairement consacré à l'étude de la botanique, mais où l'on a établi une petite manufacture de cochenille.

*(Voyez, dans le texte de l'atlas, et dans la planche 2, la description de cet insecte, et de la plante qui le nourrit).*

Dans le port , en face de la ville , est une autre manufacture ; on y convertit en huile la graisse des baleines noires. Cette fabrique appartient à une compagnie qui en a obtenu le privilége exclusif , en payant au gouvernement le *quint* de ses profits.

On pêche aujourd'hui les baleines noires dans les mers moins fréquentées ; on va chercher les baleines blanches , d'où l'on tire le *spermaceti* , jusques dans la mer du Sud. Un navire anglais , qui revenoit de ces parages , et relâchoit à Rio-Janeiro , pour s'y pourvoir de rafraîchissemens , avait à son bord 69 baleines , valant chacune , l'une dans l'autre , 200 livres sterlings. Plusieurs de ces cétacés sont assez gros

pour valoir 1,000 guinées. On a récemment découvert que leurs parties musculaires peuvent donner une substance semblable au *spermacæti* ; cela fera sans doute diminuer les bénéfices des pêcheurs.

A *Val-Longo* , dans une autre partie du port , sont des magasins où l'on dépose les noirs que l'on tire de la côte d'Afrique. On les nétoie ; on leur fait prendre des bains ; on leur frotte la peau avec de l'huile ou de la graisse ; on cherche à cacher leurs maladies ou leurs défauts corporels , afin d'en tirer un meilleur parti. On transporte annuellement , au Brésil , 20,000 de ces malheureux ; la capitale en achète 5,000 à elle seule. Le prix moyen des noirs est de 28 livres

sterlings. La couronne perçoit un droit de 10,000 rès (1) par tête d'esclavé. Il en résulte par année un produit de 600,000 sterlings.

Le nombre des esclaves, au Brésil, se monte à environ 600,000, tant de ceux qui sont nés en Afrique, que de ceux qui descendent des Africains. Le nombre des blancs n'est que de 200,000. Cette disproportion est bien plus sensible dans la capitale, où l'on ne compte que 3,000 blancs sur environ 40,000 nègres.

Les esclaves attachés aux habi-

(1) Le rès est une très-petite monnaie de compte, qui vaut un peu moins d'un centime ; 10,000 rès ne représentent qu'une somme de 60 à 65 francs. (*Note du traducteur.*)

tations du Brésil, ont la faculté de travailler, pour leur compte, deux jours par semaine ; c'est le double du tems qu'on leur accorde dans les Antilles. Mais ce ne sont pas seulement des noirs qui supportent dans ce pays le joug de la servitude ; on y voit des esclaves de toutes les nuances que peut produire le mélange des blancs avec les noirs.

Les Africains paroissent naturellement vifs et joyeux. Ils se résignent on ne peut mieux à leur condition, et jouissent de tous les plaisirs qui sont à leur portée. Les cochers de place de Rio-Janeiro, sont, pour la plupart, des nègres. Dans leurs momens de loisir, ils jouent de la guittare, sans quitter leur siége.

La couronne possède 10,000 esclaves qu'elle emploie aux travaux des mines de diamans. On a dernièrement trouvé une de ces précieuses pierres, plus grosse et d'un plus haut prix que toutes celles qui ont été découvertes jusqu'à ce jour.

Un grand nombre d'esclaves sont attachés aux couvents. Les bénédictins en ont mille attachés à leurs plantations. Ces bons moines, sachant que les interprètes chinois de l'ambassade étoient des prêtres catholiques, les engagèrent à accepter l'hospitalité dans leur couvent.

Les habitans aborigènes du Brésil sont d'une médiocre stature, mais musculeux, forts et agiles. Ils ont la peau d'un brun clair, des cheveux

cheveux noirs et lisses, peu de barbe, de grands yeux noirs très-expressifs. Ils conservent une haine implacable contre les conquérans de leur patrie ; ils évitent les établissements des Portugais ; mais toutes les fois qu'ils rencontrent un européen isolé et sans défense, ils le massacrent impitoyablement. Ils occupent encore la plus grande partie de la côte qui s'étend de Rio-Janeiro à Bahia, de sorte que la communication par terre entre ces deux villes est presque impraticable.

Les moulins à eau, dont on fait usage au Brésil pour écraser le grain, sont d'une simplicité extrême. La roue est placée obliquement, et est mise en mouvement par la chute d'un petit ruisseau.

T. I.

S

L'arbre de la roue traverse la première meule , qui est gissante , et fait tourner la meule mouvante dans laquelle il est implanté. Ainsi , avec une seule roue , on produit le même résultat qu'on n'obtient d'ordinaire qu'avec des machines très-compliquées et d'une exécution dispendieuse.

Les forêts sont remplies de palmiers , de lentisques , de manguiers et de goyaviers ; la fougère y croît à la hauteur des arbres : beaucoup d'autres plantes étoient inconnues à nos voyageurs ; mais un moine franciscain du Brésil en doit incessamment publier une description , sous le titre de *Flora Fluminensis*.

La plante dont la racine est employée en pharmacie , sous le nom

d'*ipécacuanha*, croît sur le territoire de Rio-Janeiro, dans le district de Sainte-Catherine. Les botanistes ignorent absolument les caractères de ce végétal, et ne savent dans quelle classe, dans quel genre, dans quelle espèce le placer. A la prière d'une des personnes de l'ambassade, on envoya un messager chercher un pied d'*ipécacuanha*; il rapporta une tige herbacée de trois ou quatre pieds de long, garnie de feuilles longues et pointues; mais il n'y avoit ni fleurs, ni graines, rien, en un mot, qui mît à portée d'en fixer le véritable caractère.

Un naturaliste de Rio-Janeiro possédoit une belle collection d'oiseaux et d'insectes, entr'autres le

palamède ou *anhinga*, oiseau très-rare, qui est armé, aux articulations des ailes, d'une apophise osseuse, et qui a, sur le devant de la tête, une corne de six pouces de long.

En parcourant une des forêts, les Anglais admirèrent la grandeur et le coloris de plusieurs fleurs, et le plumage éclatant des oiseaux. Les bois sont peuplés de serpents, dont quelques-uns sont très-grands et très-redoutables ; mais heureusement leurs sifflements avertissent de leur approche, et ils se jettent rarement sur l'homme, quand ils ne sont pas provoqués.

Cette même forêt les conduisit dans la fertile vallée de Tijonca. Elle est arrosée par un ruisseau limpide qui, en se précipitant du

haut d'une roche de granit, offre le coup - d'œil d'une magnifique cascade. On y voit de l'indigo, du café, du manioc, du cacao, des cannes à sucre, des plantains, des orangers et des citronniers croître pêle-mêle dans un espace de quelques toises carrées.

Plusieurs districts rapportent en abondance les productions qu'on vient de citer, et en outre du riz, du poivre et du tabac. La vigne y vient très-bien ; mais la fabrication du vin est prohibée, parce qu'elle nuirait à l'importation de celui de Portugal.

Le Brésil se divise en huit gouvernemens indépendans les uns des autres, dont le gouverneur prend le titre de vice-roi du Brésil. Ces

provinces rapportent un million sterling de revenu : un tiers de cette somme est employé en frais d'administration. Le siège principal du gouvernement et le centre du commerce du Brésil étoit autrefois dans la *Baie de tous les Saints* ; mais la découverte des mines d'or et de diamans , à une centaine de lieues seulement de Rio-Janeiro , a donné la prépondérance à cette dernière place.

Les Brésiliens fabriquent presque tous les objets dont ils ont besoin ; la balance du commerce est en leur faveur.

Pendant l'administration du marquis de Pombal , le Brésil a été délivré de plusieurs exactions ; on essaya ensuite de le remettre sous

le joug ; mais il n'étoit plus tems. Les Brésiliens disoient que la reine devoit transférer parmi eux le siége de son empire , ou les abandonner à leur fortune. Le grand intérêt qu'ils prenoient à la révolution fran-çaise , faisoit présager qu'ils n'étoient pas loin d'en suivre l'exem-ple.

En 1761 , le Portugal étant en-vahi par les Espagnols , la cour fut sur le point de se retirer au Brésil. On calculoit déjà le nombre de vaisseaux nécessaires pour ce trans-port ; mais le projet s'évanouit avec le péril qui l'avoit fait naître. Le Brésil ne fut plus considéré que comme une colonie dont la seule destination étoit d'enrichir la métropole. Aussi , la couronne pré-

lève-t-elle des droits énormes sur toutes sortes de marchandises et de denrées. Elle s'attribue la propriété de tout le bois de teinture , appelé dans le commerce *bois rouge* , ou *bois de Brésil*. Toutes les mines de diamant lui appartiennent : elle exige le *quint* du produit des mines d'or ; et quand par hasard il se trouve dans celles-ci quelque veine de diamant , la couronne s'empare de la mine toute entière.

Les nobles brésiliens n'ont plus pour le commerce et pour les manufactures la même répugnance qu'ils avoient autrefois ; ils accusent même le gouvernement de mettre des entraves à l'établissement des usines.

On a dernièrement défendu aux

habitans de Rio-Janeiro , de mettre en œuvre l'or des mines. On a confisqué tous les instrumens propres à cet usage. Le peuple est tellement grevé d'impôts , sur-tout dans l'intérieur des provinces , par les droits de charrois et de *transit* , que le consommateur paye dix schellings (douze francs) , une bouteille de vin d'Oporto.

Ces vexations excitent les plaintes des habitans. Il se forma , il n'y a pas long - tems , dans la province de *Minas-Geraès* , une conspiration , dans laquelle entrèrent quelques-uns des principaux officiers du gouvernement , et même des membres du clergé. Mais leur complot fut découvert assez à tems , pour qu'on l'empêchât d'éclater. Le

principal conspirateur fut seul puni de mort ; les autres coupables furent déportés dans les colonies portugaises , sur la côte d'Afrique.

On n'a construit à Rio-Janeiro aucune fortification considérable , mais seulement de petits forts isolés , de manière à présenter à l'ennemi des obstacles multipliés. Si cependant l'ennemi parvenait à s'emparer de la ville et du port , les forces militaires du Brésil sont assez importantes pour lui tenir tête en rase campagne (1). Elles con-

---

(1) C'est ce qui arriva quand le célèbre Duguay-Trouin prit la ville de Rio-Janeiro , et ne l'évacua qu'après s'être fait payer des contributions énormes. (*Note du traducteur.* )

sistent en deux bataillons de milice disciplinée , deux escadrons de cavalerie , deux régimens d'artillerie et six d'infanterie , formant ensemble 10,000 hommes , non compris les milices irrégulières répandues dans la ville et dans les environs.

Les personnes de la légation observèrent tous les détails de la ville avec plus de facilité qu'on n'en accorde d'ordinaire aux étrangers. Le vice-roi les fit conduire dans toutes les parties du port , sur sa propre chaloupe , et leur prodigua toutes les politesses possibles. Il eut aussi pour la personne de l'ambassadeur les égards que son rang exigeoit. Il alla le recevoir sur le rivage , lui procura tout ce dont il

avoit besoin pour lui et sa suite, et lui offrit une garde d'honneur.

Lord Macartney, impatient d'arriver au lieu de sa destination, retourna à bord, sans prendre tout-à-fait le tems de se rétablir d'une petite indisposition. Lorsque les deux bâtimens se furent complètement approvisionnés, ils levèrent l'ancre, et mirent à la voile le 17 décembre 1792.

A la sortie du port, le *Lion*, entraîné par la marée, faillit se perdre sur un rocher. L'alarme se répandit parmi ceux à qui leur expérience permettoit de mieux juger du danger. Un des officiers laissa échapper ce cri : « C'est ici le » terme de l'expédition ». Le vaisseau étoit déjà environné par les vagues

vagues écumeuses qui se brisent sur le rocher ; mais une ancre jetée à propos , l'empêcha d'aller plus loin , et le sauva. Des canots le touèrent ensuite , et le remirent au large.

*Fin du Tome premier.*

T. I.

T

BR. 10000

Staatsbibliothek

Digitized by Google



---

## TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le tome premier.

---

<b>CHAP. I<sup>er</sup>.</b> Motifs pour lesquels la cour de Londres a envoyé une ambassade à la Chine. — Indifférence avec laquelle les Chinois traitent les affaires de commerce.	Page 1.
<b>CHAP. II.</b> Route de Portsmouth à Madère. — Détails sur cette île. — Société de Francs-Maçons. — Départ de la baie de Funchal.	Pag. 31.
<b>CHAP. III.</b> Nomination de l'ambassadeur. — Préparatifs. — Choix des interprètes. — Alarmes conçues par les mem-	

220 TABLE DES CHAPITRES.

- bres du corps diplomatique. — Lettre  
du roi d'Angleterre à l'empereur de la  
Chine. . . . . Pag. 64.
- CHAP. IV.** Passage à l'île de Ténériffe.—  
Baie de Santa-Cruz.—Pic de Ténériffe.  
— Notice sur les Canaries. — Arrivée  
à Sant-Yago. — Départ du port de  
Praya. . . . . Pag. 112.
- CHAP. V.** Passage de la ligne. — Naviga-  
tion dans l'Océan atlantique.—Port,  
ville et pays de Rio-Janeiro.—Fausse  
politique du gouvernement portugais  
à l'égard du Brésil. . . . . Pag. 177.

*Fin de la Table.*









